

ÉDITIONS LIMITÉES ARTAÏS
PORTRAITS D'ARTISTES
ENTRETIENS
EXPOSITIONS EN RÉGION
DRAWING NOW ART FAIR
ART PARIS

GALERIE SONO

ART

ENVIRONNEMENT

La Galerie Sono et l'agence Sustainable Art Market®

sont heureuses de s'associer

à l'occasion de trois expositions des artistes

Grégoire Fournier et Juliette Sallin

GALERIE SONO

91 Rue Saint Honoré
75001 Paris, France
+33 (0)1 42 21 49 09
@galeriesonoparis
contact@galeriesono.com
www.galeriesono.com

Grégoire Fournier

Toucher

Terre

du 18 mars au 9 avril 2022

Vernissage le 18 mars de 18h à 21h

Grégoire Fournier et Juliette Sallin

Locus

Amoenus

du 14 avril au 30 avril 2022

Vernissage le 14 avril de 18h à 21h

Juliette Sallin

On ne peut empêcher

le printemps d'arriver

du 5 mai au 25 mai 2022

Vernissage le 5 mai de 18h à 21h

Adhérez à ARTAÏS

Inscription en ligne sur

www.artais-artcontemporain.org

Au plus proche de la jeune création, ARTAÏS se différencie des autres associations par son indépendance et vous propose de nombreuses visites dans les centres d'art, des lieux atypiques et éphémères, des ateliers d'artistes et des galeries, ainsi que des escapades en France et à l'étranger. La revue semestrielle, diffusée gratuitement à 2500 exemplaires, est éditée grâce aux adhésions et aux partenaires.

Tarifs d'adhésion :

AMI 50 euros - BIENFAITEUR 120 euros - DONATEUR
200 euros - MÉCÈNE 500 euros

Déduction fiscale de 66% à partir du tarif Bienfaiteur donnant lieu à l'établissement d'un reçu fiscal.

Pour toute question, n'hésitez pas à nous contacter à :
associationartais@gmail.com

Directrice de publication : Sylvie Fontaine

Contributeurs : Dominique Chauchat, Matthieu Corradino, Françoise Docquier, Sylvie Fontaine, Marie de la Fresnaye, Marie Gayet, Gilles Kraemer, Maya Sachweh, Laetitia Toulout

Maquette : Mariana Hamel

Imprimeur : média graphic

Estampiller vos impressions

Tous nos remerciements à l'imprimeur média graphic pour son soutien.

« Notre métier est né de la volonté des hommes de transmettre, plus que jamais, média graphic soutient et s'engage auprès des acteurs du monde culturel »

Visuel de Une : **Livia Melzi**, *Déguisement*, tirage papier rehaussé à la peinture, 17 x 20 cm, © Livia Melzi

04 ÉDITIONS LIMITÉES ARTAÏS

ENTRETIENS

- 06 Aude Cartier - Maison des arts de Malakoff
- 08 Chantal Colleu-Dumond - Domaine de Chaumont-sur-Loire
- 10 Sandra Patron - Capc de Bordeaux

PORTRAITS D'ARTISTES

- 12 Livia Melzi
- 14 Boryana Petkova
- 16 Deborah Fischer
- 18 Camille Pradon
- 20 Mounir Ayache
- 22 François Dufeil
- 23 Naomi Maury

EXPOSITIONS

- 24 Frac Poitou-Charentes
- 25 Fondation Bullukian

ÉVÈNEMENTS

- 26 Drawing Now Art Fair 2022
- 28 Art Paris 2022

EDITIONS LIMITÉES ARTAÏS

Poursuivant son action de soutien aux artistes émergents et sans galerie, Artaïs propose 14 nouvelles éditions limitées à 10 exemplaires à retrouver sur notre site et à commander par mail.

Un large choix de propositions originales : sculptures, objets, sérigraphies, photographies, pour la plupart des séries de pièces uniques. Elles sont vendues au tarif unique de 150 €, entièrement reversés aux artistes. Tous les exemplaires sont accompagnés d'un certificat d'authenticité.



Lívia Melzi *Déguisement*, diptyques de photographies rehaussées à la peinture, encadrés, 2 fois 21 x 24 cm



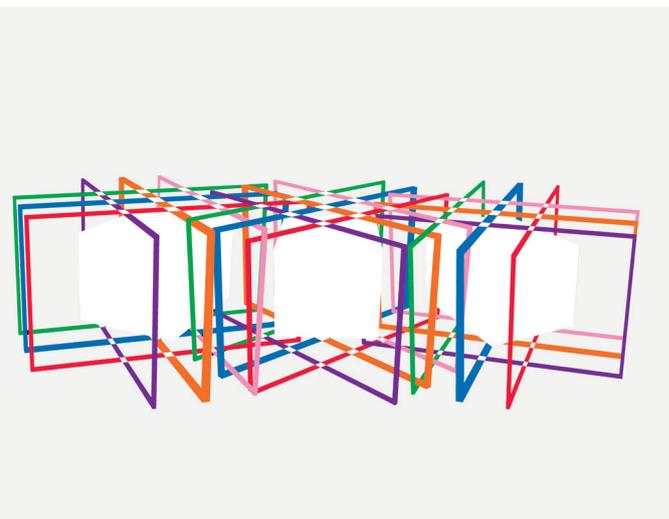
Nefeli Papdimouli *Espacentres (the kiss)*, sculptures, bois peint, env. 25 x 15 x 2 cm



Gabriel Moraes Aquino *Micro-paysages*, assemblages, jet d'encre sur film backlit, dimensions variables



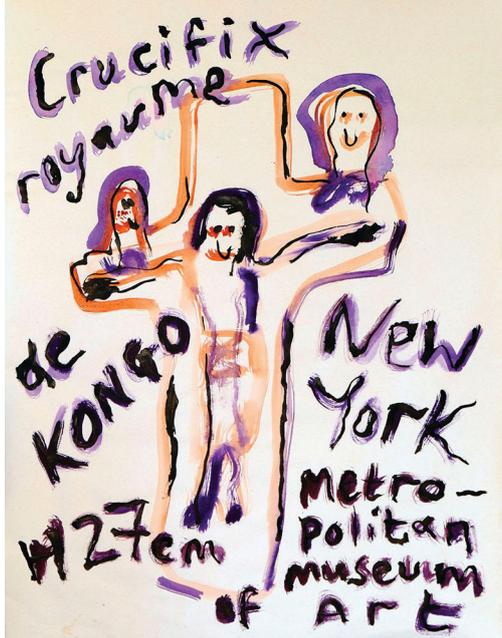
Noémie Sauve *Vulcano*, mine graphite sur papier de soie, réalisé sur prélèvement de surface de bombe volcanique, 12,5 x 16,5 cm



Jérôme Grivel *Trois fois six circuits autour d'un bâtiment (modèle institutionnel)*, sérigraphies sur papier Bristol, 40 x 50 cm



Deborah Fischer *Par la simple intention de reconstruire*, moulages en mortier, fils noirs, 13,5 x 30 cm



Claudia Tennant *Crucifix royaume de Kongo* New York Metropolitan Museum of Art, tirages à l'encre, 60 x 81 cm



Boryana Petkova *Spit it out (Cache le morceau)*, sculptures en verre, 3 modèles différents, env. 4 x 3 x 4 cm



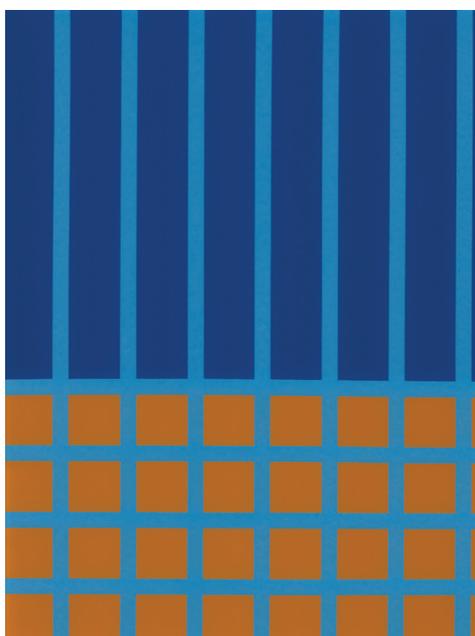
Louise Vendel *Wish You Were Here*, dessin sur papier, écrin, 8 x 8 x 3 cm



Geneviève Favre Petroff *Eternal Flame*, tirage en résine + LED, 17 x 8 x 4 cm



Anna Tomaszewski *Gorgones*, sculptures, plâtre, lentille, impression sur verre, env. 8 x 7 x 5 cm



Audrey Perzo *Composition à finir*, peinture sur verre, 18 x 24 cm



Natalia Jaime Cortez *Geste zéro*, ensembles de 4 mini-sculptures en papier plié, 6 x 6 x 6 cm



Marie Havel *Messing Around*, sculptures-installations sous boîtier plexiglas, 10 x 10 x 10 cm

AUDE CARTIER – La Maison des Arts de Malakoff

Après avoir travaillé en galerie et réalisé quelques commissariats d'exposition en tant qu'indépendante, Aude Cartier a pris la direction du centre d'art contemporain de Malakoff il y a un peu plus de quinze ans.



Supérette, arthothèque collectif W Malakoff 2020 © maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff

Le centre d'art se déploie sur deux sites : la supérette et la maison des arts. La maison des arts, un ancien relais de chasse de style néoclassique, emprunte sa grammaire formelle à un recueil d'architecture du début du XIXe siècle. A la demande d'André Malraux, le bâtiment est classé à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques à la fin des années 70, il devient propriété de la ville de Malakoff en 1993 et est appelé « maison des arts ». En 2019, le centre d'art ouvre la « supérette », dans le quartier de Stalingrad, nouveau lieu de production et d'expérimentation collectives ouvert sur le territoire, complémentaire du lieu de diffusion qu'est le centre d'art qui fait partie des réseaux TRAM et Arts en résidence. Aude Cartier souhaite intégrer l'artiste au cœur de la société.

Quand j'ai pris mes fonctions, il y avait une programmation de grande qualité avec un axe peinture voulu par Dominique Cordesse alors adjointe à la Culture à la mairie de Malakoff avec un engagement politique affirmé qui a perduré. Dès les années 2010 j'ai mis en avant un axe très fort autour de la question de la sociologie d'une ville, de la manière dont l'architecture pouvait penser un territoire, le modifier dans sa pratique, les liens avec le paysage et autour de l'écologie.

Pour moi un centre d'art est avant tout un lieu de vie, un lieu qui doit sans cesse discuter avec son territoire d'accueil, un lieu où manipuler les idées, les mettre ensemble et les faire réagir. Il doit être un laboratoire émetteur d'idées, d'utopies et de formes inédites, lieu de rencontre avec les auteurs, initiateur de

débats et échanges sur les mutations de notre société. Avant tout le lieu du projet de l'artiste. On leur offre la possibilité de produire, d'exposer, de travailler.

Aujourd'hui, au centre d'art, je programme deux expositions longues sur l'année. Je veux montrer comment se fabrique une exposition, comment aujourd'hui on pense la réutilisation des matériaux dans un esprit d'éco-conception. Si je prends en exemple l'exposition *Picturalité (s)* en 2020 avec **Sylvain Azam, Amélie Bertrand, Emilie Brout & Maxime Marion, Terencio González, Maude Maris et Agnès Thurnauer**, j'ai privilégié de plonger dans les réserves d'ateliers en choisissant de nous appuyer sur une production dormante, sur « ce qui existe déjà » plutôt que sur la commande de nouvelles œuvres. L'ensemble du financement de l'exposition est allé exclusivement aux honoraires des artistes, ce qui était une manière de les aider à surmonter la période difficile due au Covid, même on a toujours donné des honoraires aux créateurs.

Toutes les expositions sont enrichies par des journées d'études avec des thématiques autour de la question du travail, du statut de l'artiste aujourd'hui. Depuis quelques années, je m'entoure de jeunes chercheurs. J'ai travaillé avec Florian Gaité, docteur en philosophie à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, sur une période de plusieurs années autour de manifestations comme *Les Résidences performées* et en 2021 *Quelque part entre le silence et les paroles* avec des artistes qui vivent en Algérie, une scène souterraine et assez passionnante comparable à la situation des créateurs en Turquie.

Autre exemple de collaboration : en 2017, *HERstory* proposée par l'historienne d'art et commissaire d'exposition Julie Crenn et l'artiste **Pascal Lièvre**. Définie comme une exposition d'archives, l'idée était de faire entendre les voix de féministes, hommes, femmes et transgenres du monde entier.

Aujourd'hui, j'ai à mes côtés Émeline Jaret, attachée à l'université de Rennes 2 pour une journée de co-recherche « Être au travail » en lien avec l'exposition du **collectif Le Houloc** qui regroupe des artistes qui a priori n'ont pas pour usage de penser une œuvre commune mais qui tentent ici l'expérience. Le titre de leur projet *Partir du lieu* dévoile une complicité qu'ils nous proposent, entre leur lieu de travail partagé situé à Aubervilliers et les espaces d'exposition qu'ils investissent à Malakoff. L'objectif de ce temps de réflexion collective est de s'interroger sur les conditions de la pratique de l'art à travers la production, l'accompagnement disponible, et les perspectives. Autre axe important de notre politique : le pôle médiation et éducation artistique pilotée par Julie Esmaelipour avec deux ou trois médiateurs qui accompagnent les projets. Une médiation cousue main avec pour chaque expo une orientation spécifique. Cela prolonge toute cette réflexion que je privilégie sur le vivre ensemble, sur la question de co-partage, de co-transmission et ce que veut dire le collectif.

J'essaie en permanence de réinventer ce que doit être un centre d'art. L'ouverture en 2019 de la supérette répondait à une envie forte que j'avais d'implanter le centre d'art dans le quartier sensible de Stalingrad, d'avoir un lieu de proximité avec les habitants et dédié à l'expérimentation. Avec l'idée d'offrir des espaces de travail aux artistes avec soit un format atelier pour trois mois avec une dotation assez forte soit une forme plus courte réservée à des jeunes collectifs sortant d'écoles d'art et dont la résidence est complétée par une bourse de soutien.

Pour conclure, le plus important pour moi est de réaffirmer à travers l'ensemble de la programmation qu'aujourd'hui il est important d'apprendre à faire ensemble, à créer de l'empathie, à avoir à l'esprit cette idée d'urgence écologique et de bienveillance. Il s'agit d'intégrer l'artiste au cœur de la société et qu'il y ait une prise de conscience collective de leur nécessité à être actifs dans la société civile. Je suis persuadée qu'on peut faire bouger les choses en jouant le collectif et je suis très heureuse d'aider modestement à notre niveau de montrer que le centre d'art est un lieu vivant qui impulse une énergie réelle à notre monde.

Françoise Docquier



Portrait de Aude Cartier, © maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff

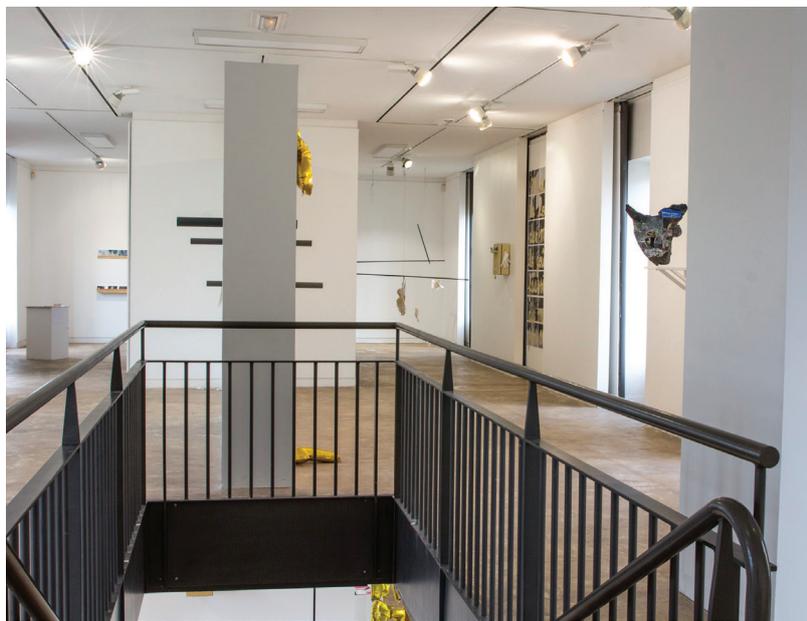
Partir du lieu

Jusqu'au 29 mai

la maison des arts
105, avenue du 12 février 1934, Malakoff

la supérette
28, boulevard de Stalingrad, Malakoff

Vue de l'exposition *Partir du lieu*, **collectif Le Houloc**, 2022 © maison des arts, centre d'art contemporain, photographie Flavie LT



Chaumont-sur-Loire ou la magie du lieu

Jusqu'au début des années 1990 le Château de Chaumont-sur-Loire, situé entre Blois et Amboise et ancienne propriété de Catherine de Médicis puis de Diane de Poitiers, était un peu le parent pauvre des châteaux de la Loire. En 30 ans tout a changé, la Belle au bois dormant s'est métamorphosée en Centre d'Arts et de Nature, et le Domaine de Chaumont-sur-Loire fait aujourd'hui partie des lieux incontournables du Val de Loire. Cette année il fête un triple anniversaire.



Promontoire sur la Loire, installation de **Tadashi Kawamata**, Domaine de Chaumont-sur-Loire, 2011, © Éric Sander

contemporain, suite au transfert du monument de l'État à la Région. Il avait été décidé que ce serait un centre d'art lié à la nature. C'était tout à fait passionnant parce qu'il n'y avait pas de lieu pour l'art à Chaumont. À part le parc, agrandi à 10 hectares en 2012, j'ai dû inventer des lieux d'exposition, en ouvrant les portes des granges et des écuries, en vidant des espaces de garage et de stockage, des greniers, des cuisines. Et au fond, ce qui était une difficulté au départ a plutôt été un élément stimulant pour les artistes.

*Dès la première édition en 2008, vous avez frappé très fort en invitant **Yannis Kounellis** à créer une installation in situ dans les anciennes cuisines du château, d'autres artistes de renom ont laissé leur empreinte durable, **Giuseppe Penone, Tadashi Kawamata, Anne et Patrick Poirier, Sarkis, Gabriel Orozco, El Anatsui**, pour ne citer que quelques-uns. Et chaque année, vous invitez une quinzaine d'artistes à exposer temporairement. Comment les choisissez-vous ?*

Il est important pour moi que les artistes invités et les œuvres qu'ils créent soient

Arbre-chemin, **Giuseppe Penone**, Domaine de Chaumont-sur-Loire, 2012, © Éric Sander



Tout a commencé en 1992, quand Jean-Paul Pigeat a créé le Festival International des Jardins, invitant chaque année une trentaine de créateurs paysagers à concevoir un jardin éphémère sur un thème donné. Un pari osé et finalement gagnant, le festival est devenu un événement mondialement reconnu et a boosté la fréquentation de Chaumont. Son décès prématuré en 2005 a provisoirement mis fin aux projets de développement des activités sur le domaine de 22 hectares.

En 2007, Chantal Colleu-Dumond prend la relève et dès l'année suivante lance les Saisons d'Art en invitant des artistes à investir les lieux et à créer des œuvres inspirées par la nature ou l'architecture. Au fil des ans, elle ouvre de nouveaux espaces d'exposition, des restaurants, et une nouvelle saison d'hiver dédiée à la photographie en 2017. Elle invente un lieu magique, une sorte « d'utopie artistique multidisciplinaire et multisensorielle », un lieu en perpétuelle métamorphose, où les œuvres d'art

s'inscrivent harmonieusement dans un paysage sublime surplombant la Loire. Il faut prendre le temps pour s'imprégner de l'esprit particulier du lieu, Chaumont invite au voyage, dans le temps et dans l'espace et dans son propre être, son rapport au monde, à la nature et à la beauté.

Chantal Colleu-Dumond nous a révélé quelques secrets de la « réanimation » réussie d'un château longtemps endormi.

Quand vous avez pris la direction du Domaine de Chaumont, vous avez bien sûr continué le Festival des Jardins, mais vous avez également « hérité » d'un château et d'un immense parc jusque-là inexploités. Comment est née l'idée des Saisons d'art et de leur orientation spécifique ?

Je suis arrivée à Chaumont-sur-Loire pour mettre en place un établissement public qui rassemblait le château, le Festival International des Jardins et un nouveau pôle qui était le centre d'art

en harmonie avec l'esprit du lieu qui est très chargé poétiquement. Il est donc primordial de choisir des artistes qui sont en mesure de dialoguer soit avec les parcs, soit avec l'architecture. Je choisis ceux dont je pressens qu'ils seront à l'origine d'une sorte d'alchimie entre leur imaginaire et la force du lieu.

J'attache la même importance aux artistes dont les œuvres vont rester très longtemps, ce sont des commandes spécifiques financées par la Région, et les créations temporaires, dont certaines d'ailleurs vont rester au-delà de la saison estivale, notamment dans les parcs.

Votre sélection est savamment dosée, entre les artistes mondialement connus et d'autres plus discrets, en dehors des circuits établis de l'art contemporain ou un peu oubliés, ou encore en début de carrière.

Il y a parfois certaines injustices dans le système de l'art. Par exemple, je suis fière d'avoir montré **Sam Szafran** qui n'a pas eu les grandes expositions dans des institutions importantes qu'il aurait dû avoir, et de lui avoir quelque part rendu justice peu avant sa mort. À côté des artistes pas assez dans la lumière, il y a aussi des artistes moins connus que j'aime beaucoup mettre en valeur. Un certain nombre de ceux que j'ai montrés à Chaumont se sont retrouvés plus tard exposés à Paris. Je pense, entre autres, à **Duy Ahn Nhan Duc** et à **Éva Jospin** que j'ai invités dès 2013.

Au fil des ans, vous avez ouvert de nouveaux espaces d'exposition dans le château même et dans les annexes. Il y a 5 ans, vous avez inauguré les nouvelles saisons d'hiver consacrées exclusivement à la photographie. Quelles sont vos motivations pour toutes ces « extensions du domaine » ?

Je pense qu'on doit toujours surprendre le visiteur. Je trouve intéressant de gagner des lieux pour l'art. Cela me vient de mon appétit de changement, de nouveauté, de découverte que j'aime partager avec les visiteurs. Pendant longtemps, j'ai exposé des photographes pendant l'été, mais ils n'attiraient pas assez l'attention, même un immense artiste comme **Gursky**. C'est

de ce constat qu'est née la saison d'hiver dédiée à la photographie, un art auquel j'attache beaucoup d'importance. Cette année nous avons des expositions de **Tania Mouraud**, **Raymond Depardon** et **Edward Burtynsky**, entre autres. Grâce à cette programmation, nous avons pu multiplier par trois le nombre de visiteurs en hiver.

Quelles innovations et quels points forts nous attendent en cette année anniversaire ?

Nous allons avoir deux nouveaux espaces importants. Début mars, nous inaugurons une galerie digitale, profitant de la restauration d'une partie du château jusque-là inaccessible. Nous y avons gagné une salle de plus de 200 m², où nous présenterons en permanence des créations liées à l'art numérique. La première sera une création mondiale de l'artiste italien **Quayola** spécialement conçue pour Chaumont.

La deuxième nouveauté est l'ouverture d'un hôtel au mois de mai. Ce ne sera pas un hôtel comme les autres. Il offrira une expérience d'immersion dans la nature, dans l'art et dans la poésie. Nous y organiserons des rencontres, Les conversations sous l'arbre, qui nous permettront d'inviter des artistes, des spécialistes de l'environnement et du paysage, des scientifiques, des philosophes.

L'expérience menée à Chaumont repose sur une philosophie qui est la célébration de l'art, de la nature, de la beauté du monde, d'une certaine forme d'exigence et d'hospitalité. Ces rencontres seront l'affirmation de ce que nous sommes au fond, du « *genius loci* », le génie du lieu.

Parmi les points forts de la Saison 15 de Chaumont-sur-Loire : une folie dans le parc historique créée par **Miquel Barceló**, trois sculptures monumentales de **Jaume Plensa**, une exposition rétrospective de **Jean Le Gac** et des installations in situ de **Fabienne Verdier**, **Christiane Löhr** et **Evi Keller**.

Maya Sachweh

15e Saison d'art

Du 2 avril au 30 octobre 2022

Domaine de Chaumont-sur-Loire

30e Festival International des Jardins

Du 21 avril au 6 novembre 2022

5e édition Chaumont-Photo-sur-Loire

De novembre 2022 à février 2023

Ugwu, installation d'**El Anatsui** au Domaine de Chaumont-sur-Loire, © Éric Sander



Sandra Patron – Directrice du Capc

Des voix polyphoniques, de nouveaux récits de collection comme *Le Tour du Jour en quatre-vingts mondes* à valeur de manifeste, le projet porté par Sandra Patron pour le Capc, musée d'art contemporain de Bordeaux, ambitionne de placer véritablement le musée au cœur de la création contemporaine. La carte blanche donnée à l'artiste tchèque Eva Kotátková pour la nef transformée en Léviathan mi-poétique, mi-politique, l'arrivée de Cédric Fauq (ex Palais de Tokyo) comme commissaire en chef, la création de l'Académie des mutantes autour de la place de la performance et du programme de résidence, les *Furtifs*, sont autant de signes forts que Sandra Patron nous décrypte.



Vue de l'exposition *Mon corps n'est pas une île* d'Eva Kotátková. Au Capc musée d'art contemporain de Bordeaux, Photo Arthur Péquin

La carte blanche à Eva Kotátková : enjeux

Son travail que j'ai découvert à la Biennale de l'art de Venise de 2013, au-delà de la question des collages, des objets et des cages qui convoquent métaphoriquement la notion de la contrainte, s'est développé autour de nouveaux éléments en lien avec le textile et la performance. Le cœur du projet interroge le système normatif qui au quotidien nous contraint et nous met dans des cases, en lien avec les recherches qu'elle mène sur différents types d'institutions (carcérales, psychiatriques, éducatives) et le rôle de la psychanalyse et de l'inconscient comme moteur puissant et échappatoire possible. Il y a toujours chez l'artiste un lien entre le corps social, le corps collectif, le corps politique et le corps intime. Ce frottement à l'œuvre est aussi convoqué par le choix des matériaux, la présence du métal, de la cage même s'il se dégage une dimension de l'ordre de la douceur, de l'inclusion de l'autre, symbolisées par des éléments de costumes, des textiles qui servent à envelopper ces créatures et à nous

envelopper en tant que visiteurs.

De plus ce corps gigantesque mi-poisson, mi-humain devient le réceptacle et le médiateur d'une myriade d'histoires, 21 au total, racontées dans la tête du poisson et reprises par les éléments sculpturaux dispersés dans l'espace.

Mon corps n'est pas une île : le parcours

Nous sommes au sein d'un organisme vivant, un peu comme les lilliputiens d'un univers qui s'offre à nous. Cette installation défie les règles habituelles, car contrairement à ce que les artistes imaginent en général, nous ne pouvons pas embrasser d'un seul regard l'ensemble de la nef, nous sommes face à une image de confusion, tout à fait intentionnelle. Les caisses ont été inspirées par celles utilisées dans les zoos et renvoient aussi, de façon indirecte, à l'histoire de l'Entrepôt Lainé, ancien lieu de stockage de denrées coloniales. Synonymes de classifications et de rangements, elles évoquent autant des états nomades et transitoires.

L'arrivée de Cédric Fauq, commissaire en chef

L'idée est de rompre avec l'idée de la figure de l'autorité qu'elle soit unique ou à plusieurs, un principe sur lequel toute l'équipe du Capc se retrouve, que ce soit Cédric Fauq mais également Marion Vasseur Raluy, curatrice des résidences ou des commissaires extérieurs invités selon un principe de voix polyphoniques qui m'inspire.

Ce qui m'a séduit dans la proposition de Cédric Fauq est sa façon de s'emparer du projet que je porte autour de la place donnée à l'art transdisciplinaire, une tendance forte chez les jeunes générations d'artistes qui incorporent naturellement des éléments performatifs ou provenant d'autres champs : théâtre, mode, comédie musicale, art olfactif... Cédric Fauq a conçu la programmation de l'Académie des mutantes, un terme qui fait référence à Léopold Senghor et à son expérience de l'Université des mutants et de la culture populaire.

Barbe à papa : l'invention de la fête pour les 50 ans du Capc (2023)

Cédric Fauq fait l'hypothèse de points communs historiques entre la fête foraine et les expositions d'art à partir de ce rapport au spectacle et à l'exhibition (mot anglais pour exposition) en écho au Grand Verre de Marcel Duchamp, cette broyeuse de chocolat qu'il importe du champ du divertissement et de la fête foraine. Cette thématique populaire offre plusieurs niveaux de lecture, la fête foraine étant cet endroit où tous les rejetés d'une société pouvaient s'exprimer. Un propos plus politique se dessine alors et d'autant plus à Bordeaux avec son passé colonial suggéré par le sucre de la barbe à papa.

Le prochain accrochage des collections : Amour systémique

Je préfère utiliser la terminologie de récits de collections, liée à l'état des lieux que j'avais mené à mon arrivée à partir d'une collection non pas encyclopédique mais incarnée et en prise avec des aventures artistiques singulières et forcément parcellaires. De plus cette notion induit une interrogation constante de cette collection afin d'ouvrir les champs de la représentation. Cédric Fauq va s'emparer de ce principe dans une exposition collective intitulée Amour systémique suivant son intuition de départ d'un rapport au minimalisme très présent dans la collection du Capc qui se verra perturbé par la revendication d'affects.

Les Furtifs, le programme de résidence du Capc

J'emprunte ce titre à l'auteur de science-fiction culte Alain Damasio, des êtres qui se métamorphosent constamment en réponse à leur environnement. Une jolie image pour décrire cette nouvelle génération d'artistes internationaux pour qui l'espace d'exposition n'est plus le biotope naturel ou qui pense la production et la diffusion de l'art selon d'autres modalités, le Capc ayant de plus la capacité à mobiliser un certain nombre de forces vives du territoire.

L'exposition à la Base sous-marine avec le Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA

Cela remonte à une envie partagée avec Claire Jacquet, directrice du Frac, à partir de l'histoire commune de nos deux collections et de notre imaginaire de commissaires projeté sur la Base sous-marine, un espace hors norme et vrai défi de l'obscurité. Il ne s'agit pas d'une présentation de nos collections mais d'une véritable exposition qui file la métaphore de cette hypernuit, titre emprunté à Bertrand Belin. Entre la fantasmagorie du rêve et la nuit de l'histoire et des menaces dans cet ancien QG de la marine de l'Allemagne nazie. D'une hypernuit sociale et politique nous glisserons ainsi peu à peu vers une nuit plus onirique et festive.

Propos recueillis par Marie de la Fresnaye

Eva Kotátková, *Mon corps n'est pas une île*

Jusqu'au 29 mai 2022

Le Tour du jour en quatre-vingts mondes

Jusqu'au 23 octobre 2022

Capc, musée d'art contemporain de Bordeaux

Hypernuit

Du 14 avril au 28 août 2022

Base sous-marine, 284 boulevard Alfred Daney, Bordeaux

Le Tour du jour en quatre-vingts mondes, Capc musée d'art contemporain de Bordeaux, Photo Arthur Péquin



Livia Melzi – Au-delà des images

Née en 1985 à Sao Paulo, Livia Melzi est diplômée d'un Master de photographie et d'art contemporain à l'Université Paris 8, suite à une première formation d'océanographe au Brésil. Passionnée par la photographie dès son plus jeune âge, elle répond à un appel à candidature pour participer à une résidence à l'École nationale supérieure de photographie d'Arles en 2013 et s'installe en France depuis lors.



Qu'il était bon mon petit français, Grand Prix du Salon de Montrouge 2021- Vue de l'installation, 2021. © Livia Melzi

Intéressée par les questions d'archive et de transmission du savoir, elle commence des recherches autour du scientifique français et peintre naturaliste Hercule Florence (1806-1879) parti au Brésil en 1824 et connu comme un pionnier de la photographie. L'artiste plonge dans son univers pour nourrir un travail qu'elle présente lors de la Biennale de Mulhouse en 2016 sous la forme d'une constellation d'images. C'est à ce moment qu'elle met en place une méthodologie précise afin de regrouper tous les documents récoltés dans un carnet de voyage pendant son expédition sur les traces de cet explorateur.

Au Salon de Montrouge en 2021, Livia Melzi nous convoque à un étrange festin, qui lui vaut le Grand Prix du Salon, sous le titre *Qu'il était bon mon petit français*, inspiré du film du réalisateur brésilien Nelson Pereira dos Santos en 1971, film censuré sous la dictature militaire. Pour ce premier chapitre d'une recherche menée depuis 4 ans et intitulée *Étude pour un monument Tupinambá*, l'installation met en scène différentes pièces relatant les rituels anthropophagiques dans la tribu des Tupinambá sur la côte atlantique du Brésil.

Ces cérémonies sont décrites dans les récits de Jean de Léry (1536-1613) et illustrées par les gravures de Théodore de Bry (1528-1598). En effet, à la suite des expéditions au XVI^e siècle, les nombreux textes des explorateurs suscitent la curiosité et l'intérêt des européens pour ces contrées lointaines.

À leur retour, les bateaux sont chargés d'objets, de plantes, d'animaux comme une forme « d'inventaire du Nouveau Monde ». Les manteaux Tupinambá, confectionnés à partir de plumes aux couleurs flamboyantes et portés lors des rituels, sont alors envoyés en Europe et disparaissent peu à peu de leur pays d'origine. Les onze derniers exemplaires sont conservés dans des musées occidentaux. Livia Melzi entreprend alors un nouveau périple à la recherche de ces manteaux, et rassemble images, archives, textes et conversations dans un carnet. Un travail qui interroge le sens des archives photographiques, la mémoire collective et la construction identitaire. Il s'agit d'une réflexion sur les mécanismes de domination dans la production, la conservation et la circulation des images.

La tribu Tupinambá a été exterminée rapidement et les rares

descendants dispersés ont perdu la trace de ces objets. L'artiste construit une nouvelle archive en exhumant l'histoire d'une des communautés originelles, démarche importante en une période où le gouvernement actuel ne reconnaît pas l'identité plurielle du pays. Malgré la distance, elle tisse le lien entre un objet conservé dans nos musées et le peuple qui en a été dépossédé au Brésil, et ce au travers du geste photographique puisque c'est également toute l'histoire de la photographie qui accompagne cette documentation. Développant une pratique participative, Livia a rencontré l'artiste Gliceria, descendante Tupi et militante pour la lutte des droits des communautés autochtones au Brésil, à laquelle elle a transmis ses documents collectés afin de pouvoir reconstituer un manteau sacré et retrouver un savoir-faire perdu, dans une inversion de la perspective anthropologique.

Pour la vente de multiples organisée par Artais en soutien aux artistes, Livia propose le diptyque *Déguisement*, réalisé à partir de la reproduction de deux tableaux du XVII^e siècle - *Portrait de Sofia de Palatinat*, par Louise Hollandine de Palatinat en 1644, conservé au musée du Château de Wasserburg Anholt à Isselburg en Allemagne et *Portrait de Mary Stuart* par Adriaen Hanneman en 1664, appartenant au Mauritshuis de La Haye aux Pays-Bas. Ces deux tableaux sont les seuls documents visuels montrant les manteaux Tupinambá portés comme un déguisement par l'aristocratie dans l'Europe du XVII^e siècle. À partir d'une intervention sur l'image, l'artiste procède à l'effacement des personnages mettant en exergue l'artefact sacré, son esthétique de représentation et sa décontextualisation.

De nouveaux chapitres de cette étude seront présentés prochainement. Au printemps, lors du Festival Circulation(s), elle effectue un parallèle entre la figure de Marie Stuart, parée du manteau sacré, et celle de Gliceria arborant ce vêtement nouvellement tissé. À l'automne, plusieurs propositions seront à découvrir au Palais de Tokyo sous le titre de *Tupi or not Tupi*, après une résidence en Amazonie.

Avec ses différentes recherches, Livia Melzi aborde, par le moyen de la photographie et sans porter aucun jugement, les questions d'identité, d'appropriation d'objets du patrimoine culturel conservés dans les musées occidentaux et de leur restitution, tout en nous transportant dans des odyssées historiques, géographiques, ethnographiques entre réel et imaginaire.

Quel est le rôle et le pouvoir des images ? À partir d'une analyse archéologique, à laquelle s'apparente cette étude avec la constitution d'un corpus de photographies et de textes d'archives de sources et d'époques variées, comment se fabrique notre imaginaire ? Comment reconstruire l'histoire d'un peuple, à partir de ce manteau symbole d'une culture disparue ?

Et comme l'indique l'artiste **Paulo Nazareth**, dont elle apprécie la démarche, « il faut tenter de ramener les récits oubliés aux réalités contemporaines ».

Sylvie Fontaine



Série *Étude pour un monument Tupinambá*, 2018-2021, tirage photographique Musée du Cinquantenaire, Bruxelles 2018. © Livia Melzi.

Festival Circulation(s)

Du 2 avril au 29 mai CENTQUATRE-Paris
5 rue Curial, Paris 19^e

Tupi or not Tupi

Du 20 octobre au 20 novembre
Palais de Tokyo

BORYANA PETKOVA – AUX LIMITES DU CORPS

Née en Bulgarie et diplômée de l'Académie Nationale des Beaux-Arts de Sofia et de l'ESAD Valenciennes, Boryana Petkova vit et travaille à Paris (dans les ateliers Poush). Le corps est au centre de ses recherches, à travers le dessin, la sculpture, la performance, la vidéo, la photographie et le son, elle explore ses limites, ses contraintes, mais exprime également le désir de dépassement et de connaissance de soi.



Guardian II, 2021, performance-vidéo, ICA Sofia © Boryana Petkova

Boryana utilise son corps à la fois comme outil et comme mesure. Elle crée des situations qui déstabilisent pour questionner ce moment court, fragile et authentique pendant lequel on perd le contrôle de son corps et de son être. Ses œuvres partent souvent d'une action d'une certaine durée qui laisse des « traces », comme des traits de crayon au mur, du verre brisé par terre, une vidéo documentant la performance.

Guardian

Une de ses œuvres emblématiques est *Guardian* qui réunit performance, sculpture, dessin et vidéo.

La sculpture est une reproduction en verre et en métal des entourages de fer que l'on peut trouver autour des arbres dans nos villes. Ils sont censés protéger la nature, mais la tiennent aussi prisonnière. Elle évoque en même temps les corsets « à baleine » qui contraignaient et emprisonnaient les corps féminins jusqu'à leur « libération » dans les années 1920. Le choix du verre n'est pas anodin, il signale à la fois la fragilité, le danger et la transparence.

La vidéo montre l'artiste enfermée dans ce corset, dos au mur, les bras tendus en l'air, un crayon dans chaque main. Elle trace frénétiquement des traits noirs au-dessus d'elle, se met sur la pointe des pieds pour atteindre l'extrême limite à sa mesure, aussi longtemps que ses forces le permettent. L'engourdissement de ses mains, qui la force à lâcher les crayons, met fin à la performance, l'artiste est libérée de son carcan de verre, laissant la cage vide, avec le fantôme du corps qui n'est présent que par les traces laissées sur le mur.

Lignes de désir

Le rapport au dessin et à l'espace est quasiment charnel et existentiel pour Boryana. Elle s'astreint souvent à travailler sous contrainte pour pousser son expression plus loin. Elle ne contrôle pas le dessin mais suit ses exigences et ses promesses de débordement du cadre pour se répandre dans l'espace environnant. Mais il reste toujours une limite, celle de son corps. C'est le cas de ses Lignes de désir réalisées in situ, des toiles qu'elle vient tisser sur place pendant plusieurs jours voire plusieurs semaines. La dernière version fait actuellement partie de l'exposition *Gulliver's Sketchbook* à Kai I/O/Arthena Foundation à Düsseldorf. Seuls ses appuis et la limite de sa résistance physique conditionnent la trame qui se dessine sur le papier ou la toile, puis sur les murs. A l'origine d'une densité presque effrayante, les traits s'éclaircissent et s'effilochent au fur et à mesure, comme si l'artiste était à bout de souffle. Ce qui est effectivement le cas, l'effort de la « conquête de l'espace » la contraint à s'arrêter de temps en temps pour reprendre des forces.

Link

Parfois, elle ne se mesure pas qu'à elle-même, cherchant un dialogue ou une symbiose hypothétique avec une autre personne, comme dans la performance filmée *Link*. Deux personnes sont attachées aux deux extrémités d'une barre, encore une fois en verre, fixée au mur. Les deux se mettent simultanément à dessiner au mur, l'une de la main gauche, l'autre de la main droite. Au début, elles s'efforcent à suivre un mouvement synchrone, mais très vite les rythmes varient,

s'opposent, l'un prenant le dessus sur l'autre. Inévitablement, la barre en verre se brise, ses morceaux par terre signifiant l'échec de la tentative de communication et d'union entre deux êtres.

Spit it Out

La communication, cette fois-ci par le langage, est aussi au centre de l'ensemble *Spit it Out (Crache le morceau)*. Lors d'une action filmée, Boryana, la bouche pleine de plâtre liquide, prononce trois mots en anglais – please, thank you et sorry. Trois mots de courtoisie ou d'empathie que certains ont des difficultés à dire, aujourd'hui plus que jamais. Le plâtre durcit lentement et devient un objet encombrant. L'artiste ne peut plus le retenir dans sa bouche et le recrache. Ensuite, elle utilise le moule en plâtre pour façonner trois sculptures en verre qui épousent la forme plastique des mots. Dans un troisième temps, elle se filme en mettant les sculptures dans sa bouche et en essayant de prononcer les mêmes mots dans sa langue maternelle. Par ce geste, elle ajoute deux autres dimensions : la problématique de toute traduction et la difficulté d'une personne « déplacée » à s'exprimer et à se faire comprendre dans une langue et une culture étrangères.

Les trois sculptures en verre *Spit it Out (Crache le morceau)* font partie des éditions Art'ais 2022.

Le travail de Boryana Petkova a des parentés avec ceux de l'artiste portugaise **Helena Almeida**, pour qui « l'œuvre est mon corps et mon corps est mon œuvre », et de l'artiste tchèque **Jana Sterbak**, un art de la vérité et de l'homme (ou la femme) nu(e) face à sa condition. Mais elle a trouvé une expression toute personnelle qui invite le spectateur à prendre conscience de chacun de ses gestes, à se mesurer à l'espace et aux autres, à entrevoir ses limites et la possibilité de les surpasser.

Maya Sachweh



Link, 2021, performance-vidéo © Boryana Petkova

Gulliver's Sketchbook,

du 10 mars au 26 juin 2022

Kai 10/Arthena Foundation, Düsseldorf

Hyperdrawing:

Un dialogue entre Boryana Petkova et Katrin Strobel,

à partir du 29 mars 2022

Frac Picardie

Hyperdrawing, DRAWING NOW ART FAIR

du 18 au 22 mai 2022

Guardian II, 2021, performance-vidéo, ICA Sofia © Boryana Petkova



Deborah Fischer – Les craquelures se souviennent

À partir de ses errances urbaines et voyages sac à dos en solitaire dans le vaste monde, Deborah Fischer collecte des objets insolites qu'elle réinvestit, dans une démarche de réparation et de soin.



Hors du chaos, 2022, vue de l'installation de Deborah Fischer, exposition *Borderline*, Pavillon Vendôme, Clichy

Diplômée des Beaux-Arts de Paris, Deborah Fischer a également étudié le design textile qu'elle envisage comme un médium à part entière. La notion de valeur est au cœur de sa pratique et elle va jusqu'à vendre, à la suite de La Pause Residency à Marrakech, des objets collectés dans le désert rehaussé de verre soufflé et d'un certificat d'authenticité dans un souk ou sur la foire I-54 sous le titre de : *Tout doit presque disparaître*.

A l'occasion du confinement, l'artiste a parcouru telle une touriste un Paris vide et barricadé pour tester les limites et contradictions de l'exercice. Je découvre son travail à l'occasion de l'exposition des artistes résidents de Poush Manifesto au Pavillon Vendôme de Clichy et sa fascinante installation *Hors du chaos* faite de répliques de semelles de chaussures et de textes de sa composition, l'écriture tenant une grande place dans ses créations. De l'insignifiant à l'art. De la mémoire du corps au temps qui se dérobe sans cesse. De la trace de la main de l'homme sur l'environnement. Une possible archéologie du présent dont elle nous décrypte les enjeux à la fois esthétiques, culturels et sociologiques.

Hors du chaos et le rapport à la file d'attente

L'espace urbain a toujours été mon champ d'expérimentation et dans le cadre de cette installation je me suis spécifiquement

intéressée à la file d'attente, devenue soudaine et généralisée avec le confinement. En quoi elle régissait l'ordre et les nouvelles distances entre les uns et les autres. J'ai créé un dispositif à partir d'un texte composé de souvenirs personnels, et dont la lecture permet au visiteur de devenir participatif. Ses pas rejoignent alors cette file faite de semelles, un objet qui reste insignifiant alors qu'il parle à la fois d'ancrage et de déplacement. Durant une performance j'ai lu ce texte qui revenait sur les différences culturelles face à ce phénomène, très naturel et quasi méditatif au Japon contrairement à d'autres cultures.

La fascination pour les murs délabrés

Cette fascination a commencé lors de mon premier voyage en Inde il y a 10 ans quand je me suis retrouvée face à un mur délabré dans le quartier de Mattancherry de la ville Kochi dans le Kérala. J'ai vécu alors une sorte de phénomène stendhalien, une épiphanie avec la certitude que mon esthétique serait celle du passage du temps, du délabrement, de la mémoire des lieux et des objets. Pendant des années j'ai photographié de multiples fragments de murs dans divers lieux, de façon presque obsessionnelle. J'ai ensuite assemblé toutes les photos, pour les tisser les unes avec les autres. Aujourd'hui cette fascination pour les couches successives, les strates, se retrouve dans

l'ensemble de mon travail puisque je collecte beaucoup d'objets qui reflètent aussi ce passage du temps en lien avec le concept japonais du wabi-sabi autour de l'idée de l'imperfection et de l'érosion.

Les « Presque rien »

Depuis toute petite, je collectionne, je conserve des petits objets qui rejoignent mes réflexions sur le rapport à la ville, à son esthétique, aux surréalistes et leurs errances parisiennes. J'appelle ces objets des presque rien et je cherche à les manipuler, à leur donner une seconde vie tout en gardant l'empreinte du temps et la mémoire de leur passage. Certains de ces objets, principalement trouvés dans la rue, paraissent décalés, désuets. Ils disent beaucoup de notre manière de vivre et d'accumuler. Ils sont les miroirs de nous-mêmes.

L'exposition dans un gymnase désaffecté, révélatrice de votre parcours

Ce moment s'est en effet révélé décisif car pour la première fois j'ai pu librement travailler in situ et de manière aussi consciente. J'ai d'abord visité le lieu pour en observer les différents éléments : murs délabrés mais aussi craquelures, traces laissées sur le sol, nombreux fragments et quelques balles et raquettes de tennis. J'ai décidé de créer uniquement avec ce que j'ai pu trouver dans une sorte d'intuition et d'urgence. Des pochoirs réalisés à partir de la poussière des murs reprenaient toute une série de phrases en résonance comme les murs murmurent ; les vois-tu, ces balles qui rebondissent ? Je suis venue coudre des craquelures de certains murs avec un fil de broderie, un travail très délicat et presque invisible.

Réconcilier le textile avec les arts plastiques

On oppose souvent l'artisanat à l'art plastique et cela a été pour moi l'objet d'un long cheminement car une fois aux Beaux-Arts de Paris, j'ai dû d'abord mettre de côté le design textile au profit de la sculpture et du volume. C'est lors de ma 3ème année que j'ai réussi à concilier les deux et à utiliser le textile comme un art qui se déplace d'un médium à un autre : dans des sculptures, installations, photographies.

Alors que souvent en France ou en Europe on associe le travail textile à un savoir-faire et aux métiers d'art, c'est au Japon que j'ai réalisé qu'il existait un art textile à partir de mon expérience au sein de différents départements (textile, verre, bronze, multimédia) de l'Université des arts de Tokyo.

Touriste à Paris pendant le confinement

Pendant des années j'ai voyagé seule en sac à dos. Une thématique pour interroger l'errance, le déplacement que je voulais pousser davantage jusqu'à ne pas savoir ma destination finale, ne pas avoir de billet de retour, ne pas savoir où j'allais dormir le soir. Au Népal j'ai eu une révélation en réalisant que j'étais arrivée au cœur de l'errance. Lors de ce voyage de huit mois, trois mots m'ont alors interpellée : une touriste, une flâneuse, une étrangère. J'ai alors fait faire 3 tampons à New Delhi avec ces 3 mots : « tourist », « outsider », « wanderer ». Puis le confinement est apparu brutalement et j'ai alors décidé d'adopter la posture du touriste dans ma propre ville au moment même d'une

immobilité imposée. J'ai acheté un guide touristique et suivi les instructions pour parcourir une cinquantaine de kilomètres, munie d'une lettre adressée à la police en cas de contrôle pour justifier de l'insignifiance de mon geste et de ma démarche. Je me suis fait photographe devant différents lieux touristiques emblématiques puis j'ai écrit une série de textes qui interrogent la métamorphose de Paris en une ville fantomatique, désertique, barricadée.

L'édition pour Artais

Par la simple intention de reconstruire a été réalisé à partir d'un ancien moule en bois, dont l'utilité s'est perdue avec le temps. Ce moule a été lui-même moulé, comme pour créer une mise en abyme de l'usage de l'objet. Cette œuvre représente la réparation, la nécessité qu'a l'Homme de toujours faire et refaire, détruire et reconstruire.

Deborah Fischer est actuellement artiste chercheuse au Collège des Bernardins dans le cadre d'un programme de recherche mêlant l'art, l'écologie et les philosophies comptables

Marie de la Fresnaye

Borderline, une exposition des artistes Poush

Jusqu'au 30 avril

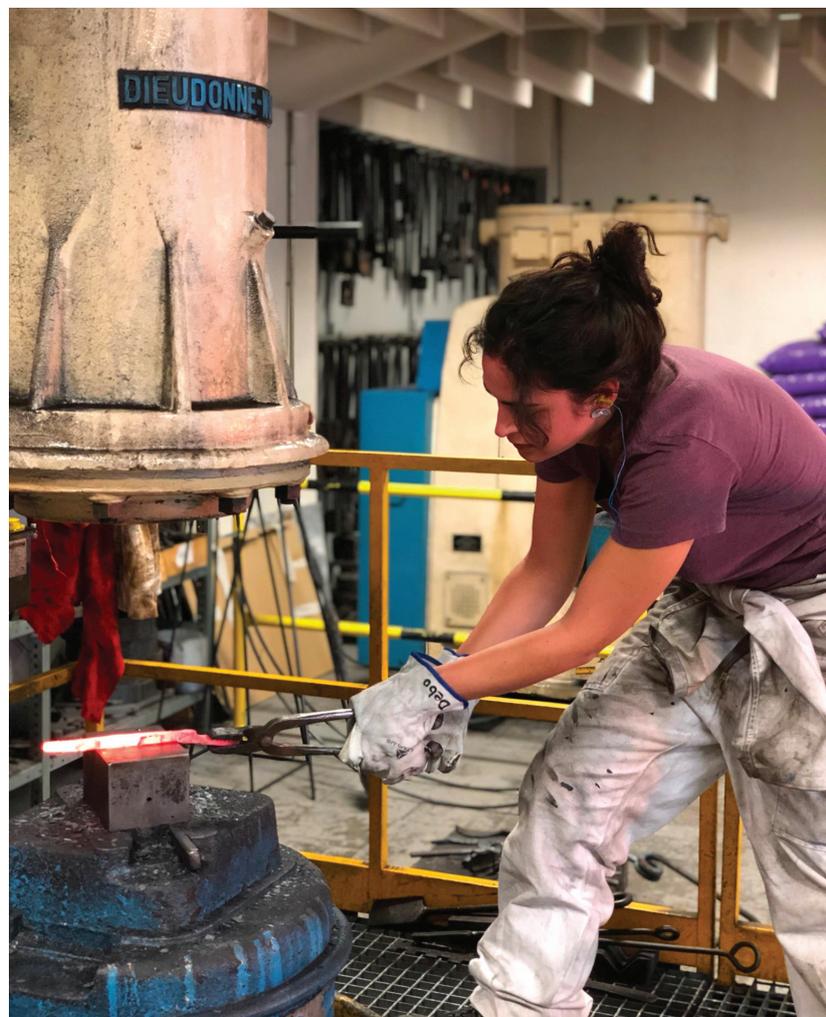
Pavillon Vendôme

2 Rue du Guichet, Clichy

Atelier à Poush Manifesto

153 avenue Jean-Jaurès, Aubervilliers

Deborah Fischer dans l'atelier de forge des Beaux-Arts de Paris, 2019, © Deborah Fischer



Camille Pradon – Dans le mouvement des images

Camille Pradon (née en 1993) développe une œuvre à la fois plastique, conceptuelle et critique. Si l'exploration de l'image comme matière sensible est centrale dans ses recherches, sa pratique l'amène aussi à lier cette question aux concepts de déplacement, d'errance et de récits fragmentaires. L'artiste s'inspire tout autant de textes anciens, de poésie, du réel et de la fiction, entre la France, la Tunisie et plus récemment l'Italie, où elle a étudié et dont elle parle la langue.



Revif, vidéo, extrait *Bleu auquel nous appartenons* 2021 © ADAGP, Camille Pradon - Festival Le court en dit long, Centre Wallonie Bruxelles, Paris

Dissociation entre ce que l'on voit et ce qui est, ambiguïté de l'image... dès ses études aux Beaux-Arts de Saint-Étienne dont elle est diplômée avec les félicitations du jury en 2015, Camille Pradon pose les bases de son vocabulaire visuel. De façon intuitive, ses premières œuvres vidéos et photographiques interrogent le mode de fabrication, la manipulation et la perception de l'image. Ainsi, le film *Eye Contact* ou la série cosmographique *Métoplisme* sont comme des images pièges, provoquant un trouble sur la nature de leur apparition ou faisant vaciller le regard par de larges changements d'échelle.

Si l'image est rendue volontairement ambivalente, c'est sans doute que l'on sait que chacune d'elles a un impact, qu'il soit sensible, esthétique, émotionnel, et même violent. En ce sens, la vidéo *No rush* nous rappelle explicitement que des verbes comme « armer », « viser », « prendre », « rafale » sont les mêmes que ceux associés à l'acte de la prise de vue... Avec *Corps premiers*, l'artiste pousse plus loin l'investigation sur la nature de l'image par un geste performatif. L'installation consiste

en un cercle qui a été peint sur un mur, puis patiemment sablé, dont les résidus de poussière recomposent un cercle de même dimension au sol, sur un autre plan. L'œuvre apparaît tel un astre délavé dont le double fait miroir à sa propre transformation.

Dans le film *Sans sommeil*, tandis que l'on assiste à l'extinction d'une station spatiale, portée par un monologue crépusculaire et sa transcription en données numériques, apparaît sur l'écran cette phrase : « Je deviens – moi aussi – une image ». La réalité d'une image est mouvante, alors même que son origine se confond avec sa disparition ou qu'elle est étirée, diluée, jusqu'à devenir liquide, comme dans *La Cacciata*, diptyque vidéo atmosphérique que l'artiste réalise lors sa dernière résidence en Toscane fin 2021.

S'interroger sur la vie des images, c'est aussi s'interroger sur l'existence et par extension aux récits qu'elle génère. En Tunisie, où elle séjourne régulièrement ces dernières années, accueillie à la Villa Salammbô, aux Ateliers Coteaux ou invitée du Gabès Cinema Fen Festival pour présenter son travail, elle découvre les

carnets de fouilles sous-marines de l'archéologue et historien Alfred Merlin (1876-1965) et enquête sur le naufrage au I^{er} siècle avant notre ère d'un bateau grec, près des côtes tunisiennes, avec à son bord une cargaison d'œuvres d'art. Leur description lui rappelle certaines œuvres aperçues au Musée national du Bardo à Tunis quelques années auparavant, œuvres qui l'avaient marquée par leur présence muette, pierres rongées par le sel, marbres minés par le temps. De là, naît le projet *Metaphora* et son ensemble d'œuvres composé de céramiques, photographies, sculptures ainsi que de l'installation vidéo *Bleu auquel nous appartenons*.

Ce projet, l'artiste le développe en plusieurs volets, au gré de ses allées et venues, habitée par les vers du poète grec Georges Séféris « Je pars en emportant quelques idées sur la lumière. C'est la chose la plus importante que j'ai découverte ». Sans diminuer en rien la portée poétique de la métaphore, Camille Pradon s'attache également à son étymologie qui signifie le « transport » en grec et, plus particulièrement aux idées de commerce, de marchandises, de migrations et d'exils. En avril 2021, lors de sa résidence à la Cité internationale des arts soutenue par la Fondation Daniel et Nina Carasso, on a pu en découvrir le « prélude », exposition où Camille Pradon tissait dans l'image les contours d'une histoire reliant les deux rives autour de la Méditerranée, et proposait une traversée dans ses méandres au contact des tempêtes et d'œuvres immergées.

Bien que le corps soit généralement absent de son travail, la présence humaine est là, en creux. L'ombre d'une main opère par transparence, un drapeau-tempête hissé dans le ciel se dissout dans le vent, les cahots d'une voiture secouent la caméra alors que les éclairs sillonnent la ville. Il arrive que le réel se cogne aux images sans faire de bruit. Qui peut deviner que les cercles visibles dans la série *Lignes écrites* sont en fait des trous faits sur les tombes d'un cimetière marin ? Intriguée par ces creux qu'elle remarque pour la première fois à Sidi Bou Saïd, elle apprendra plus tard qu'ils sont aménagés là pour accueillir des coupelles servant à nourrir et à désaltérer les oiseaux, « le mort se doit d'être redevable de la nature ». Sans même connaître l'origine de ces incisions dans la pierre, ses photos – dont la texture soigneusement travaillée donne l'impression d'aller chercher la lumière au plus profond de la surface – émeuvent et renvoient à la présence disparue.

À ce jour, l'artiste continue d'approfondir ses recherches, de travailler sur la superposition de l'histoire des images et des temps en s'intéressant à la Lingua Franca, langue véhiculaire et interethnique de Méditerranée, qu'elle fait dialoguer avec les mouvements de populations autour de cette mer mythique. Du langage au territoire, de ces lieux d'existence et d'imaginaire, de nouvelles images sont à venir.

Marie Gayet



Émeri, éponge, 2021 © M. Tric - Cité internationale des arts

Éphélides, céramiques, 2021 © ADAGP, Camille Pradon



*L'artiste est aussi autrice d'une série d'entretiens, les Conversations menées avec Sanaz Azari, Marie Voignier, Ismaïl Bahri et Marcel Dinahet.

Mounir Ayache – La géométrie intégrale

Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2017, l'artiste franco-marocain Mounir Ayache crée des installations multimédia, assistées d'une puissante technologie, qui nous plongent dans l'univers de la science-fiction. Ouverts sur les espaces astronomiques, ses assemblages sont généralement revêtus d'un riche manteau d'arabesques, réalisés à l'aide de moyens exclusivement informatiques ou électroniques : écrans vidéo, panneaux fluorescents, plaques de métal gravées à la fraiseuse numérique.



Khadja, 2020, installation multimédia, Manifesta 13 Marseille Courtesy de l'artiste, © Manifesta 13, Jean Christophe Lett

Curieusement son esthétique futuriste orientalisante exerce sur le spectateur occidental un attrait bien plus puissant que les décors de science-fiction faisant partie de son propre patrimoine culturel, comme *Star Trek* ou *Star Wars*. Cela n'est pas dû à un simple phénomène générationnel ou de mode.

Paul Valéry remarquait déjà dans les années 1930 la fascination éprouvée par les amateurs d'art européens pour les chefs-d'œuvre d'Orient qu'il attribuait au raffinement et à la sensualité de leurs matériaux. Selon lui, les artistes d'Europe, « si habiles dans la proportion et la composition des formes, semblent avoir négligé le raffinement dans la matière », et s'être « contentés de celle qu'ils trouvaient auprès d'eux », sans « rien rechercher

de plus délicat, rien qui arrête les sens indéfiniment et diffère l'introduction des idées » (*Regards sur le monde actuel*, 1931).

Ce plaisir tactile et visuel, qui retarde l'usage de l'intellect, la prise de position, on l'éprouve aussi devant les montages de Mounir Ayache, marqués par un géométrisme structurant non seulement la forme de leurs grands pans, mais descendant jusque dans les profondeurs de leurs composantes matérielles, lesquelles sont travaillées dans leurs moindres détails. En témoigne son simulateur de vol et jeu vidéo *Av.roes-Zellinger* : une capsule d'allure monolithique, recouverte de plaques métalliques finement gravées d'arabesques – par des techniques numériques.

Si le géométrisme intégral de l'artiste est aussi attrayant, ce n'est pas seulement à cause du raffinement de ses matériaux, mais aussi parce que, formellement parlant, il paraît plus cohérent avec l'image de l'habitat futur de l'humanité, dans l'hypothèse d'un exode science-fictionnel de celle-ci dans l'espace. En effet, ce que nos télescopes nous dévoilent aujourd'hui, en scrutant le ciel, ce sont des planètes inhospitalières, pour la plupart désertiques, recouvertes de roches ou de sables. Or on sait que l'humain, lorsqu'il est confronté à un milieu hostile, tend généralement à s'en dégager mentalement, à l'aide d'une architecture conçue et décorée de manière abstraite, voire géométrique. Ainsi, les Arabes, placés dans un univers « extrême », disséminés à travers les oasis précaires d'un désert immense, ont donné naissance à un art purement abstrait et géométrique, interdisant toute imitation des formes naturelles, sous peine d'atteinte à la religion. Car la seule façon de se protéger d'un espace aussi menaçant que le leur, aux profondeurs insondables, creuset de vents ravageurs, était de s'enfermer dans des édifices aux formes géométriques simples et rassurantes, qu'ils recouvraient – lorsque leurs moyens le leur permettaient – d'arabesques aux tracés clairs et nets.

C'est la raison pour laquelle l'art arabisant futuriste de Mounir Ayache pourrait se révéler attractif à long terme, pour organiser le cadre de vie d'une diaspora humaine fictionnelle se répandant à travers le cosmos, à l'aide de ses inventions techniques et découvertes scientifiques. Cela nous permet de l'étiqueter d'« arabo-futuriste ». On peut détecter la présence d'un lien, déjà clairement établi, entre arabité et humanité future, dans le célèbre roman de science-fiction de Frank Herbert, *Dune*, datant de 1965, dans lequel la majorité des personnages portent des noms arabes. Mais ce n'est qu'aujourd'hui qu'un véritable courant arabo-futuriste commence à prendre forme, avec des

auteurs comme Larissa Sansour (*A Space Exodus*, 2009 ; *In the Future they Ate From the Finest Porcelain*, 2019).

C'est dans ce sillon narratif que se situe Mounir Ayache.

Dans l'une de ses expositions d'envergure, lors de Manifesta 13 à Marseille en 2020, il présente une installation multimédia performative et évolutive, *Khadija*, mettant en scène l'histoire inachevée, en devenir, de son héroïne-performatrice éponyme. Échappée, du fait d'une erreur logicielle, à l'emprise de JaffarONE, intelligence artificielle exerçant, à l'aide de son puissant bras mécanique, un contrôle minutieux sur les pensées de tout son entourage, elle accède à une couche de souvenirs censurés d'une zone interdite qu'elle avait jadis traversée. Un endroit désertique dans lequel apparaissent, comme des mirages, placés côte à côte, des formes architecturales courantes de son environnement quotidien et des vestiges d'édifices classiques de l'architecture religieuse arabe. L'idée véhiculée par l'installation est donc que l'art d'inspiration arabe pourrait être appelé à jouer un rôle plus important dans l'humanité de demain qu'aujourd'hui.

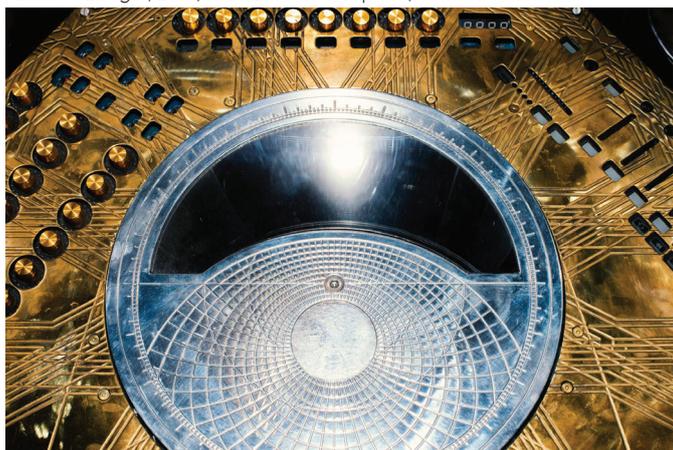
Car à présent, le monde arabe, déçu par son adhésion au pas de course à la culture occidentale, que lui ont imposée les dictateurs du panarabisme – nassériens ou baasistes –, vit dans un repli identitaire qui l'isole de la mondialisation en marche, au sein de laquelle la science-fiction lui réserve pourtant une place de choix. Mais cela à la seule condition d'oublier la spiritualité qui lui a donné naissance. Une condition problématique, comme en témoignent les interrogations restées en suspens de *Khadijah*, par lesquelles s'achève provisoirement sa performance.

Matthieu Corradino



Synthetic Mirage I, modélisation 3d, 2021, © Mounir Ayache

Av.roes – Zelliger, 2015, simulateur de vol spatial, © Galerie Cinema



Prendre la tangente

Jusqu'au 23 juillet
Maif Social Club
37 Rue de Turenne, Paris 3e

Spectacle de danse **"Parade"** (projet Be Part),
Avec la compagnie L'Autre Maison
24, 25 et 26 juin
KLAP - Maison pour la danse, Marseille

Exposition personnelle
Consulat Voltaire,
octobre 2022

François Dufeil – Artiste/Ingénieur/Inventeur

A l'occasion de sa première exposition personnelle dans un centre d'art en tant que lauréat de la 13^{ème} Biennale de la jeune création de la Graineterie, François Dufeil, adepte du recyclage, a amorcé de nouvelles collaborations dans des domaines aussi variés que la cuisine, la céramique, la musique, l'apiculture ou la sérigraphie, chacune de ses « sculptures-outils » venant à être activée par différents interprètes.



Vue de l'exposition, *Chlaaak Tuuung Fiiiit* La Graineterie, centre d'art de Houilles, 2022 © photo Marc Domage

Il est ici question d'explorer tous les processus de fabrication avec une *Station solaire pour un légume*, parabole en fonte de laiton conçue à partir de robinets de plomberie, une *Poterie centripète* dont le tour est actionné par l'élan du corps, un château d'eau qui alimente d'anciennes bonbonnes de gaz et d'extincteur sous le titre de *Cloches sous pression 2, Cu2+* conçu pour un percussionniste et une cuve en cuivre recouverte de peaux tendues provenant d'une ancienne chambre à air de tracteur. « Souvent un processus engendre une sculpture qui elle-même engendrera une autre sculpture » comme l'artiste le résume.

Cette véritable écologie de l'art se déploie dans les différents espaces de la Graineterie, notamment sous la verrière, autour de ses recherches récentes sur le son, créant un paysage aux couleurs chatoyantes en réponse à l'environnement minéral du lieu, tandis qu'une salle d'écoute prolonge cette immersion méditative. Au grenier se poursuivent les expérimentations autour d'une presse verticale et urbaine pour pouvoir sérigraphier à même les murs avec une encre créée à partir de différentes pierres concassées afin de permettre l'impression d'une nouvelle œuvre imaginée par **Eva Nielsen** qu'elle a peinte à la cire d'abeille sur un écran de soie, dans un jeu entre le négatif et le positif.

Formé au sein des Compagnons du Devoir et diplômé des Beaux-Arts d'Angers et des Arts Décoratifs de Paris, l'artiste entend dépasser les catégories en vigueur et se penche sur

les savoir-faire ancestraux souvent disparus et les inventions techniques qui précèdent l'ère industrielle. Ses recherches se sont concentrées sur la pompe à bélier, inventée par Joseph-Michel Montgolfier au XVIII^{ème} siècle, et dont le fonctionnement repose uniquement sur la gravité, en dehors de toute électricité ou carburant. Tombée aux oubliettes de l'histoire, il la réinterprète en sculpture de manière sérielle.

Animé par une pensée de la décroissance, l'artiste s'inscrit dans le courant de la low-tech et des problématiques liées aux énergies. Il milite pour une histoire non linéaire et dominante du progrès. L'accessibilité de l'art et sa pédagogie sont également au cœur de ses enjeux.

Penser autrement nos habitats et nos espaces de vie pour redonner leur autonomie à nos corps et gestes dans une logique de co-création et de partage font de cet inventeur à la fois un poète et un inlassable chercheur.

François Dufeil est par ailleurs l'un des fondateurs du collectif Le Wonder dont la future implantation n'est pas encore établie malgré une forte mobilisation et des appels à soutien.

Marie de La Fresnaye

GONTIERAMA 2022,

Du 21 mai au 28 août - Château-Gontier (53)

Si mer la lune

Collectif Bonus, les ateliers d'artistes de la Ville de Nantes
du 1^{er} juillet au 24 juillet 2022

L'îlot des îles, 36 mail des chantiers, Nantes

Naomi Maury – Faire corps avec le monde

Naomi Maury est née en 1991, elle vit et travaille à Sète. Par le biais d'installations, de dessins, de vidéos, elle développe des futurs fictionnels et utopistes, eux-mêmes axés autour des interdépendances entre les éléments et du soin comme valeur globale et ultime.

Dans la lumière du crépuscule, la houle des vagues fait dériver algues et rebus en plastique. Les éléments récupérés sont rassemblés et se supportent entre eux. Des tiges de métal notamment, apparaissent, brinquebalantes, soudées dans des formes inédites. Elles se massent tels les arbres d'une forêt, dans des courbes étonnamment souples au vu du matériau. Leurs flexions et arrondis leurs donnent un air presque rieur, comme si elles attendaient de prendre vie et de se mouvoir. Nous naviguons nous-même, êtres vivants, entre ces formes, actant d'une errance des corps dans un environnement qui se construit. Ondulant avec nous dans l'espace, les œuvres répètent les mouvements et invitent à en créer d'autres. Elles épousent et rallongent le corps, et en proposent ainsi des possibilités extrapolées. Agissant comme de véritables exosquelettes, elles supportent et protègent, font immerger d'autres alternatives d'être dans l'espace.

Il s'agit de créer une symbiose presque totale entre les matières : métal, algues, membranes qui s'appliquent sur nos propres corps, qui se mêlent à eux et aux bruissements du monde. C'est d'ailleurs là toute la clef des œuvres de Naomi Maury : faire monde. En tissant, l'artiste propose de reconnecter des liens que nous avons perdus. Les liens abîmés de nos relations, avec les autres êtres, nos ancêtres, l'univers. Plus que de percevoir les écosystèmes qui nous entourent, il s'agit d'en faire partie, d'être dans, et plus encore d'être l'écosystème. Tisser, c'est assembler, relier, connecter. C'est ainsi que nous pouvons faire communauté. Et tous les éléments du monde y prennent part : êtres humains, végétaux, minéraux, animaux...

Les histoires de chacun se rassemblent pour concorder vers une narration future et commune. Cette nouvelle Histoire est à écrire ensemble ; elle n'est plus celle des dominants sur les dominés. Elle est celle des flux, des fluides, de l'horizontalité. Elle s'écrit et se transmet, d'égal à égal.

Ses œuvres agissent ainsi en réponse à nos propres angoisses dans le contexte inquiétant de la crise environnementale. Elles font l'hypothèse d'une science-fiction bienveillante, nous invitant à mieux percevoir et penser ce qui nous entoure. Si le monde tel que nous le connaissons s'effondre, ses ruines et rebuts serviront de base pour faire autrement. La possibilité d'une catastrophe éminente, l'impression d'aller droit dans le mur et la vision d'un effondrement qui se rapproche de plus en plus rapidement, sont habituellement autant de sources de mélancolie, voire d'angoisse. Ici, la fin du monde serait presque joyeuse, car elle est avant tout le signe d'une nouvelle page blanche où tout est à inventer.

Et Naomi Maury invente effectivement, proposant empathie et douceur. La démolition est en effet une étape dans le cycle, nécessaire pour nourrir et créer de nouveau. Les matières,



A song for a phantom limbs, 2021 © Naomi Maury, photo Cyrille Cauvet

comme les histoires, se recyclent. C'est justement puisque l'avenir est inquiétant qu'il faut être soudé. Les œuvres agissent ainsi comme des protections avec lesquelles on peut s'envelopper. Elles font le jeu de réciprocity opérantes.

L'être humain du futur fait physiquement et moralement corps avec les éléments du monde ; des algues poussent sur son visage, il prolonge son propre squelette par des formes extérieures, agit « avec » et non plus « sur », pense avec les forces de l'invisible. Il est redevenu un être sensible, doté d'attention et d'imagination ; deux caractéristiques inhérentes à nos propres appréhensions des œuvres d'art.

Laetitia Toulout



Symbiose 7, 2021, © Naomi Maury ; photo : Cyrille Cauvet

Mezzanine Sud – le Prix des Amis des Abattoirs

jusqu'au 8 mai 2022

Abattoirs - Frac Occitanie Toulouse - 76 allées Charles de Fitte

Exposition avec le CEMES, le CNRS et les Abattoirs -

Frac Occitanie Toulouse - Automne 2022

Boule de Toulouse CEMES-CNRS Toulouse -

29 Rue Jeanne Marvig

Paradoxales – L'art au féminin

Sur son site d'Angoulême, le Frac Charentes-Poitou poursuit son cycle d'expositions consacrées à des artistes femmes. *Paradoxales* en présente 17, avec presque autant de mediums, dont certains, typiquement « féminins », sont revisités, détournés, passés du statut artisanal au statut artistique. Toutes les œuvres sont issues de la collection.



Nadira Husain *Performative Body - Embodied Performances (Red)*, 2018, Collection FRAC Poitou-Charentes, © Nadira Husain

Paradoxe : contraire à l'opinion commune.

L'exposition présente des œuvres qui, chacune, racontent une autre histoire que celle dont nous avons l'habitude. Mais n'est-ce pas le cas de tous les artistes ?

Parmi celles-ci, **Christelle Familiari** montre une série de vêtements tricotés par l'artiste : *Les objets en laine*. Mais quels vêtements ! les formes sont issues de gestes intimes, ainsi mis au jour, suggérant des usages du corps renouvelés, comme la *Cagoule* pour amoureux, qui favorise les baisers, ou le *Soutien-gorge*, qui appelle les caresses. Le plaisir, toujours subversif, est au cœur de ce travail discrètement politique.

Le corps est encore au centre chez **Nadira Husain**, avec le grand tableau *Performative Body - Embodied Performances (Red)*. L'artiste, d'origine indienne, mêle des codes de cultures différentes. Dans cette œuvre, elle fait référence à Olympe

de Gouges, figure emblématique de la Révolution française et considérée comme pionnière du féminisme, et à Shiva, dieu hindou à quatre bras représentant la pulsion rythmique de l'univers, la protection, la destruction et l'espoir de libération, enrichissant ainsi la réflexion féministe d'autres points de vue

Pour **Béatrice Lussol**, *N°547 01/08/2013*, le corps est dans tous ses états, torturé, hybridé. L'aquarelle le rend flou, sans forme définie, ouvrant la voie à toutes sortes d'interprétations.

Le corps est absent chez **Agnès Vitani** : *Le gardeur* est un manteau ou une cape de feutre, sans ouverture, clos sur lui-même, vide, comme un portrait sans corps. L'œuvre a pourtant une présence majeure dans l'exposition, grâce à sa forme et ses dimensions imposantes, et à ses couleurs vives.

Les dessins de **Kristina Solomoukha** *Paysage 1* et *Paysage 2*, représentent des déserts industriels, le paradoxe ici consistant dans le medium utilisé : la broderie, mais mécanique, aussi impersonnelle que les environnements qu'elle nous montre.

Agnès Geoffroy nous parle d'engagement en réinterprétant des archives de l'artiste Claude Cahun dans l'installation *Der Soldat ohne Namen*. Elle reproduit sur des carrés de soie des poèmes écrits par Claude Cahun et sa compagne en 1940 qu'elles glissaient dans les poches de soldats allemands pour les inciter à la désertion. Elles furent condamnées à mort pour cela et graciées à la Libération.

Bien d'autres thèmes traversent cette exposition : culture féminine et patriarcat, mémoire et contemporanéité, tradition et queer...

Notons le partenariat entre le Frac Poitou-Charentes, l'Université et le Musée Sainte-Croix de Poitiers en faveur de jeunes commissaires d'exposition, ainsi que *The Player*, programmation de vidéos de jeunes créateurs. Cette saison seront présentées celles **d'Ymane Fakhir, Nuria Güell, Allison Schmitt, Louise Fauroux, Margot Sparkes, Étienne de France, Jean-Baptiste Georjon et Paul Heintz.**

Dominique Chauchat

Paradoxales

du 4 février au 3 octobre 2022

Frac Poitou-Charentes
63 boulevard Besson Bey, Angoulême

Des paysages oniriques à la Fondation Bullukian

L'exposition *Oniric landscapes* à la fondation Bullukian, sous le commissariat de Fanny Robin, la directrice artistique du lieu, réunit quatre artistes autour des notions de paysage, de rêve et d'intangible. Dans un parcours qui invite à la déambulation, les œuvres de Charlotte Denamur, Frédéric Khodja, Christian Lhopital et Vanessa Fanuele confrontent paysages naturels et mondes intérieurs d'où émergent d'étranges visions.



Vanessa Fanuele, *Éclats sauvages*, 2018, Courtesy Galerie Polaris © Rebecca Fanuele

Bien que chaque artiste ait un espace dédié dans les deux lieux de la Fondation, l'accrochage a été pensé pour que des glissements s'opèrent d'un univers à un autre et que le regard ricoche. Dès l'entrée, les séries à l'huile et au pastel de **Frédéric Khodja** diluent les limites des espaces intérieurs et des étendues extérieures pour mieux déjouer la perception du « déjà vu ». Qu'elles soient aux dimensions d'une carte postale ou en plus grand format, ces représentations paraissent familières, remonter d'une mémoire lointaine.

Le trouble est d'une autre nature devant les peintures de **Vanessa Fanuele**. D'emblée, son univers s'impose comme à part, étrange, inquiétant voire menaçant. Cependant, une grande sensorialité se dégage des toiles, un parfum suave et sensuel. Les teintes viennent chatoyer le fond de l'œil, réveiller des émotions enfouies. *Éclats sauvages*, un grand polyptique de plus de 4m50 de long en six panneaux interchangeable, composé de troncs et de branches suggérant un paysage sauvage, traduit un état d'instabilité et le flou hypnotique d'une réalité mouvante. Dans l'espace central, à même le sol, l'installation circulaire *Dopo la selva* est une libre interprétation du Chant I de la *Divine Comédie* de Dante. L'artiste l'a imaginée après le premier confinement. Branchages, feuilles d'arbres, petites sculptures, morceaux de corps et d'os en porcelaine, fragments de paysages peints, l'ensemble évoque une nature fragile et archéologique.

Si **Vanessa Fanuele** met le visiteur à la lisière d'un monde déjà passé, **Christian Lhopital** l'entraîne dans le mouvement de ses

visions fantasmées. Se déployant sur plusieurs murs, réalisé in situ, *Trajectoire du rêve* est un grand dessin en noir et blanc, à la poudre de graphite, où s'enchevêtrent figures anthropomorphiques et paysages tumultueux, sans début ni fin. A l'opposé, *Paysage gelé*, une œuvre plus ancienne, apparaît repliée sur soi, comme un noyau nouveau et introverti.

L'atmosphère change radicalement dans le deuxième espace d'exposition avec les œuvres textiles teintées de **Charlotte Denamur**. Selon l'heure et la lumière, les toiles suspendues aux fenêtres modulent l'espace de variations chromatiques, évanescences, aux impressions de lever ou de soleil couchant. Pour accompagner ce temps de flottement, l'artiste a réalisé des œuvres sur des taies d'oreiller: Entre assoupissement ou profond sommeil, une invitation à s'extraire de la réalité ?

Devant les *oniric landscapes*, l'esprit se laisse aller et dérive entre des mondes aux contours insaisissables et magnétiques.

Marie Gayet

Oniric Landscapes
jusqu'au 16 juillet 2022

FONDATION BULLUKIAN
26, place Bellecour 69002 Lyon

Les 15 ans de Drawing Now Art Fair

Une nouvelle saison du dessin s'amorce ce printemps avec les salons parisiens habituels mais également, pour ce 15^e anniversaire de Drawing Now Art Fair l'exposition *Hyperdrawing* initiant un dialogue entre artistes historiques (Sol LeWitt, François Morellet et Eric Snell) et jeunes créateurs (Emmanuel Béranger, Stéphanie Mansy, Boryana Petkova et Katrin Ströbel) au Frac Picardie, à la Maison de la Culture d'Amiens et au Carreau du Temple, sans oublier le Printemps du Dessin du 21 mars au 20 juin sur tout le territoire.



Bretagne dès les années 70. À la galerie Kitai, l'artiste japonaise **Mizuho Koyama** née en 1955, s'inspire de poèmes et romans anglais en y incluant des symboles de l'écriture graffiti. **Romuald Jandolo** (galerie Alain Gutharc) transgresse les normes du genre avec ses personnages fantastiques, dans des scènes aux allures tragi-comiques. Aux côtés de **Lenny Rébéré**, nommé au Prix Drawing Now, Isabelle Gounod invite **Juliette Green** à présenter ses diagrammes questionnant notre société dans différents contextes. Elle participe à l'exposition *Hyperdrawing* avec un schéma résumant les réponses des visiteurs interrogés lors du salon. La galeriste Anne-Sarah Benichou convie **Maxime Verdier** à exprimer un imaginaire riche, imprégné par des faits vécus ou passés.

Drawing Now Art Fair 2019 au Carreau du Temple, © Photo David Paul Carr

Au Carreau du Temple, 72 galeries de 12 pays avec 300 artistes attendent un public toujours plus important autour de ce médium qui apparaît depuis longtemps comme une finalité en soi, émancipé du support papier, et capable d'établir de nouveaux rapports entre mouvement, espace et temps.

De très nombreuses galeries participent pour la première fois à ce salon, comme la 193 gallery proposant un focus sur les artistes **Jean-Marc Hunt** et **Idris Habib** autour de la représentation et de la considération des afro-descendants. La galerie Miyu se consacre au rapprochement possible entre les dessins des réalisateurs d'animations et celui des plasticiens. La galerie Sobering invite à découvrir plusieurs artistes travaillant la texture du papier dont **Rodrigo Arteaga**, qui dans une vision écologique, le présente comme un reflet de la fragilité humaine. La galerie bruxelloise LMNO nous offre de découvrir les pièces de deux artistes espagnols, **Miguel Sbastida** et **Pep Vidal**, qui explorent avec poésie notre environnement et sa matérialité.

Parmi ces approches plurielles, une importance toute particulière est accordée à une aquarelle réinventée, avec un net retour à la couleur. Cette technique difficile apporte une certaine liberté et une méditation possible après des périodes de tourmente. **Marion Charlet**, nommée pour le Prix Drawing Now, joue ainsi avec les transparences pour donner une profondeur à ses dessins dans la galerie Paris-B.

Au rez-de-chaussée, dans le secteur général, des artistes de toutes générations nous montrent la richesse et la diversité du médium. ADN Galeria dévoile le travail de **Margaret Harrison**, une figure influente du mouvement de l'art féministe en Grande-

Au niveau bas, plus spécifiquement contemporain, se réorganise un secteur « Process » consacré aux nouvelles formes de dessin et des projets spécifiques. La Galerie Française se veut passeuse de mémoire avec plusieurs artistes dont **Thereza Lochmann** puisant dans des références littéraires et cinématographiques pour combiner gravures, peintures et dessins. La galerie Jean-Louis Ramand consacre un focus à **Marie Havel** avec ses dessins aux floccages de modélisme s'inscrivant dans un cycle de construction et de disparition. Le Secteur « Insight » est une plateforme de découverte d'artistes moins connus comme **Albert Pepermans** et son travail sériel alternant entre figures concrètes et décors abstraits à la Schönfeld Gallery.

Le lauréat du Prix sera annoncé le soir du vernissage et de nombreuses conférences seront programmées pour retracer l'évolution du dessin au cours des 15 dernières années.

Sylvie Fontaine

Drawing Now Art Fair

Du 19 au 22 mai

Le Carreau du Temple

4, rue Eugène Spuller, Paris 3e

Hyperdrawing

Frac Picardie à Amiens du 25 mars au 21 mai

Maison de la Culture d'Amiens du 25 février au 1er mai

Carreau du Temple à Paris du 19 au 22 mai



DRAWING NOW ART FAIR

Le salon du dessin
contemporain
15^e édition
— Du 19 au 22 mai 2022

72 galeries internationales
300 artistes

ADN Galeria, Barcelone — **Air de Paris**, Romainville — **Alexandra de Viveiros**, Paris — **Galerie anne barrault**, Paris — **Galerie Anne-Sarah Bénichou**, Paris — **Archiraar Gallery**, Bruxelles — **Galerie Ariane C-Y**, Paris — **Backslash**, Paris — **Bendana | Pinel Art Contemporain**, Paris — **christian berst art brut**, Paris — **Galerie C**, Neuchâtel et Paris — **Galerie Valérie Delaunay**, Paris — **Dilecta**, Paris — **Drawing Room**, Hambourg — **Galerie DYS**, Bruxelles — **Galerie Éric Mouchet**, Paris — **Espace à vendre**, Nice — **Galerie la Ferronnerie/ Brigitte Négrier**, Paris — **Gallery FIFTY ONE**, Anvers — **Françoise**, Oise — **Galerie 8+4**, Paris — **Galerie Alain Gutharc**, Paris — **Galerie Claire Gastaud**, Clermont-Ferrand et Paris — **Galerie gugging nina katschnig**, Maria Gugging — **Galerie Isabelle Gounod**, Paris — **Galerie Laurent Godin**, Paris — **Galerie Polysémie**, Marseille — **Gilles Drouault, galerie / multiples**, Paris — **Galerie Vachet-Delmas**, Sauve — **Galerie Houg**, Paris — **Patrick Heide Contemporary Art**, Londres — **Galerie Catherine Issert**, Saint-Paul de Vence — **Iragui**, Moscou — **Irène Laub Gallery**, Bruxelles — **Galerie Jean Fournier**, Paris — **Galerie Bernard Jordan**, Paris — **Kitai**, Tokyo — **Galerie Werner Klein**, Cologne — **Galerie Martin Kudlek**, Cologne — **Galerie Lelong & Co.**, Paris — **Galerie L'inlassable**, Paris — **Loevenbruck**, Paris — **Galerie LMNO**, Bruxelles — **Galerie Maïa Muller**, Paris — **Galerie Martel**, Paris — **Galerie Maubert**, Paris — **Galerie Maurits van de Laar**, La Haye — **Galleria Michela Rizzo**, Venise — **Galerie Miyu**, Paris — **Nosbaum Reding**, Luxembourg — **Oniris.art**, Rennes — **Galerie Papillon**, Paris — **PARIS-B**, Paris — **La Patinoire Royale | Galerie Valérie Bach**, Bruxelles — **Purdy Hicks Gallery**, Londres — **Huberty & Breyne Gallery**, Bruxelles et Paris — **Galerie Catherine Putman**, Paris — **quand les fleurs nous sauvent**, Paris — **Galerie Jean-Louis Ramand**, Aix-en-Provence — **Reiter**, Berlin — **Galerie Sator**, Romainville — **Semiose**, Paris — **Schönfeld Gallery**, Bruxelles — **Galería silvestre**, Madrid — **Galleria Studio G7**, Bologne — **Galerie Suzanne Tarasieve**, Paris — **Galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois**, Paris — **Van der Grinten Galerie**, Cologne — **Galerie Wagner**, Paris — **Galerie Zlotowski**, Paris — **87 rue de Turenne - sobering galerie**, Paris — **193 Gallery**, Paris
(liste au 2 mars 2022)

Carreau du Temple
4, rue Eugène Spuller — 75003 Paris

drawingnowartfair.com

info@drawingnowartfair.com

[@drawingnowartfair](https://www.instagram.com/drawingnowartfair)

Soutenu par

**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**
*Liberté
Égalité
Fraternité*

 **SOFERIM**
BeauxArts
Magazine

**DRAWING
SOCIETY**
**connaissance
des arts**


L'œil

/art
absolument/
**Le
Quotidien
de l'Art**

**art
press**
le Bonbon

artvisions ● ●
**Le Journal
des Arts**

étapes:

THE ART NEWSPAPER

Art Paris 2022 – Résolument environnement

La nature, l'environnement, un engagement souhaité très fort par **Guillaume Piens**, commissaire général pour Art Paris 2022. Avec **Alfred Pacquement**, commissaire invité, ils révèlent quelques contours de cette 24^{ème} manifestation.



Capucine Vever, *Un jour en ma présence un mage retira l'horizon tout autour de moi (10 ans après Nicolas Floc'h)*, 2018, © ADAGP, Courtesies de l'artiste et Galerie Éric Mouchet

Vous placez, Guillaume Piens, cette édition d'Art Paris sous le signe d'une démarche d'écoconception. Pourquoi cette volonté, cette puissante inflexion ?

Nous avons souhaité un engagement très significatif en faveur de l'environnement en lançant deux thématiques *Histoires naturelles* et *Art & environnement*, orchestrées respectivement par Alfred Pacquement et Alice Audouin. Celles-ci sont associées à une démarche d'éco conception, une première dans le monde des salons d'art, qui s'appuie sur l'analyse du cycle de vie de la foire, de sa conception à sa disparition. Dans cette crise écologique et la prise de conscience que nous devons avoir, notre relation doit changer à l'égard de la nature et de l'environnement.

Foire réunissant 130 galeries au lieu de 140 l'année passée, 40 participants pour la première fois ou faisant leur retour, 63 % de galeries françaises, vous êtes très attentif à la galerie que vous qualifiez « d'auteur ».

Il y a dix galeries de moins que l'année passée puisque nous avons voulu quelques stands plus grands, jusqu'à 100 m². « La galerie d'auteur » développe une ligne originale ne dépendant pas des modes, s'engage dans une vision nullement spéculative, avec « l'œil » du galeriste. Tels Éric Dupont, Catherine Issert, Anne de Villepoix, Suzanne Tarasieva. Nous sommes attachés à valoriser le travail de galeries émergentes telles l'anversoise Ibasho avec **Yoshinori Mizutani**, les bruxelloises Irène Laub avec **Guillermo Mora**, Double V Gallery avec **Ugo Schiavi** et **Maximilien Pellet** et **Félix Frachon** avec **Nyaba Léon Ouedraogo**. Cette dernière enseigne est incluse dans le périmètre « Promesses » dédié à 9 galeries de moins de 6 ans

d'existence, une façon de favoriser les découvertes, comme Galería Rebelde du Guatemala avec **Andrés Asturias**, Gallery M9 de Séoul avec **DuckYong Kim** ou la lausannoise Fabienne Levy avec **Alina Frieske**, tout juste 28 ans.

Fabienne Levy incluse également dans le périmètre de « Solo Show » !

17 galeries défendent un artiste contemporain ou émergent, travail en profondeur de découverte ou de redécouverte par ces expositions monographiques. **Zanele Muholi** chez Carole Kvasnevski, **Jean-Charles Blais**, une gloire des années 80 revenant à l'honneur chez Catherine Issert, **Shagha Arianna** chez Septieme Gallery, **Tyler Thacker** chez Pact, **Tony Toscani** chez Stems Gallery ou **Julien Colombier** chez Le Feuvre & Roze, **Vincent Laval** chez Sono ou l'espagnol **Carlos León** chez Fernando Pradilla.

Sans trop dévoiler, quels seront les contours de cette manifestation qui a réuni plus de 72 000 visiteurs en 2021 ?

Elle revient à son créneau habituel de printemps, 2021 s'étant déroulée dans les derniers jours de l'été pour des raisons liées à la pandémie. Si Alfred Pacquement, sur le thème « Histoires naturelles » a sélectionné des artistes de la scène française, j'ai souhaité, dans un axe complémentaire, qu'Alice Audouin, fondatrice et présidente d'Art of Change 21, association reliant art contemporain, environnement, rôle des artistes et de la créativité dans la transition écologique, nous livre le regard de 17 artistes français et internationaux dont les pratiques s'emparent des enjeux environnementaux. L'on pourrait citer la photographe **Capucine Vever** chez Éric Mouchet, **Fabrice Hyber** chez Nathalie Obadia, **Lionel Sabatté** chez 8+1 ou la céramiste **Elsa Guillaume** chez Backslash.

« FIAC out, Art Basel in », comme le titra un quotidien français ? Le groupe suisse MCH face à RX France filiale de l'anglo-néerlandais RELX Group ? Quelle est votre position ?

Je pense que les relations seront plus « élégantes » avec ce nouvel opérateur. Cette arrivée est très intéressante puisque Paris, dans cette renaissance, devient un passage obligé des collectionneurs et des institutions de l'étranger. Art Paris, devenant la grande foire régionale d'appui de la scène française au printemps avec en contrepartie, à l'automne, une manifestation qui sera très internationale.

Alfred Pacquement, vous êtes cette année « le regardeur » de la scène française avec « Histoires naturelles », votre choix de 20

artistes ou duo d'artistes. Un titre qui renvoie à « Histoire naturelle » au singulier de Pline l'Ancien, au naturaliste Buffon et naturellement à Jules Renard et Toulouse-Lautrec ?

La démarche de Guillaume Piens de soutenir des artistes, qui ont en commun de travailler en France, est intéressante et positive pour moi, ayant toujours participé à la visibilité de la scène française au cours de ma carrière [NDR Jeu de Paume, Beaux-Arts de Paris, Centre Pompidou]. Avec cette thématique, l'on constate que nombre d'artistes aujourd'hui travaillent autour de la nature. Ce titre ouvert exprime les grandes diversités d'approche, la capacité de multiples thématiques. La convergence entre ces questions de société et le travail des artistes me paraissait juste.

Trois artistes décédés - **Etel Adnan**, **Gilles Aillaud**, **Jacqueline Lamba** -, quelques-uns de moins de 35 ans - **Hugo Deverchère**, **Justin Weiler** -, plus 15 autres ou duos - **Anne et Patrick Poirier**, **Tursic & Mille** -, autant de pratiques, de **Carole Benzaken** à **Barthélémy Toguo** ! Une moyenne d'âge de 55 ans.

Tous, des artistes que j'apprécie ou que j'ai redécouverts dans ma sélection de projets proposés par les galeries participantes, des artistes témoignant de démarches variées autour du végétal, du paysage, de la faune, même si ce n'est pas là leur pratique exclusive. Le cahier des charges n'était pas de m'en tenir exclusivement à une seule génération. Je souhaitais insister sur des artistes ayant déjà acquis une reconnaissance mais qu'un plus large public n'a pas encore complètement identifiés.

Outre **Jean-Michel Othoniel** chez Perrotin et **Gilles Aillaud**, chez Loevenbruck, votre regard s'est notamment porté sur le tissage avec des végétaux récoltés dans la campagne par **Marinette Cueco** (88 ans, Univer/Colette Colla), ou le travail sculptural de **Guillaume Leblon** chez Nathalie Obadia.

Mais aussi **Dove Allouche**, gb agency, développant des recherches révélant l'invisible, l'étrange, l'original par ses photographies mystérieuses. **Johan Creten**, Perrotin, dont le bestiaire et le végétal sont sources de son répertoire de céramiste et de sculpteur. **Éva Jospin**, Suzanne Tarasieva, dans un vocabulaire original confrontant art et allusions à l'architecture classique. **Éric Poitevin**, Dilecta, et ses photographies de qualité picturale. Autant de supports, de matériaux ou de démarches offrant un panorama stimulant.

Propos recueillis par Gilles Kraemer

Art Paris 2022

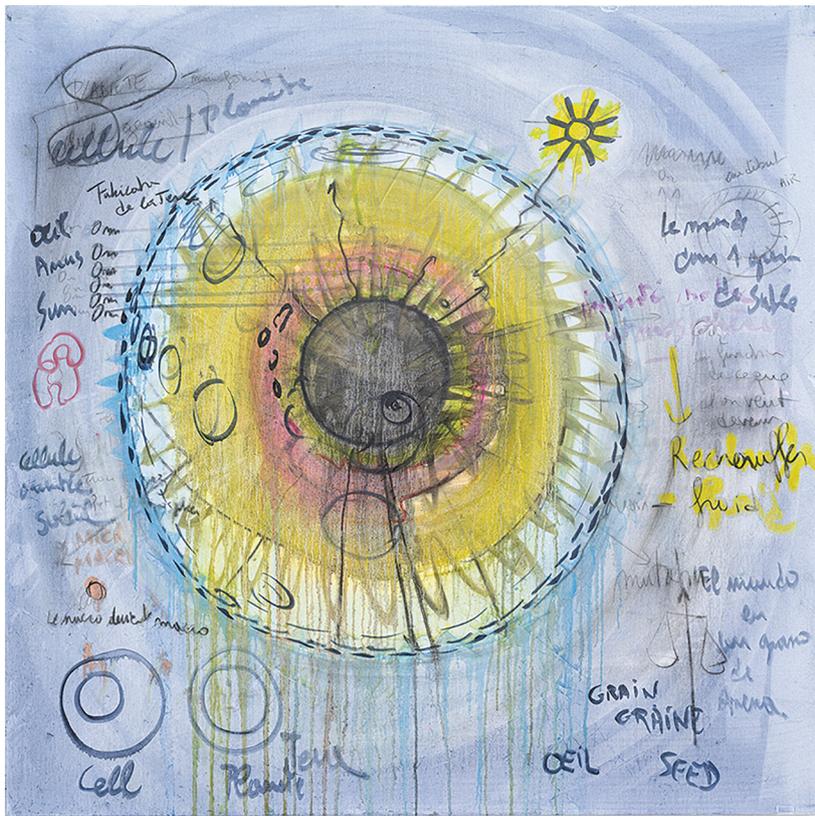
7 au 10 avril 2022

Grand Palais Éphémère, Champ-de-Mars, Paris 7e



Vincent Laval, *Avant la fin du cycle*, 2022, © Galerie Sono

Fabrice Hyber, *Cellule/planète*, 2020, Crédit photo Bertrand Huet / Tutti image, Courtesy de l'artiste et de la Galerie Nathalie Obadia



15
ans-years

DOMAINE DE CHAUMONT-SUR-LOIRE CENTRE D'ARTS ET DE NATURE

2022

02 AVRIL - 30 OCTOBRE

SAISON D'ART



DOMAINE
DE CHAUMONT-SUR-LOIRE
CENTRE D'ARTS ET DE NATURE

JEAN LE GAC
MIQUEL BARCELÓ
QUAYOLA
JAUME PLENSA
FABIENNE VERDIER
STÉPHANE GUIRAN

EVI KELLER
CHRISTOPHE MARCHALOT
ET FÉLICIA FORTUNA
LÉLIA DEMOISY
FRANÇOISE VERGIER
CAROLE BENZAKEN

CHRISTIANE LÖHR
KATARZYNA KOT-BACH
ALISON STIGORA
JOHN GRADE
BOB VERSCHUEREN

WWW.DOMAINE-CHAUMONT.FR T. 02 54 20 99 22

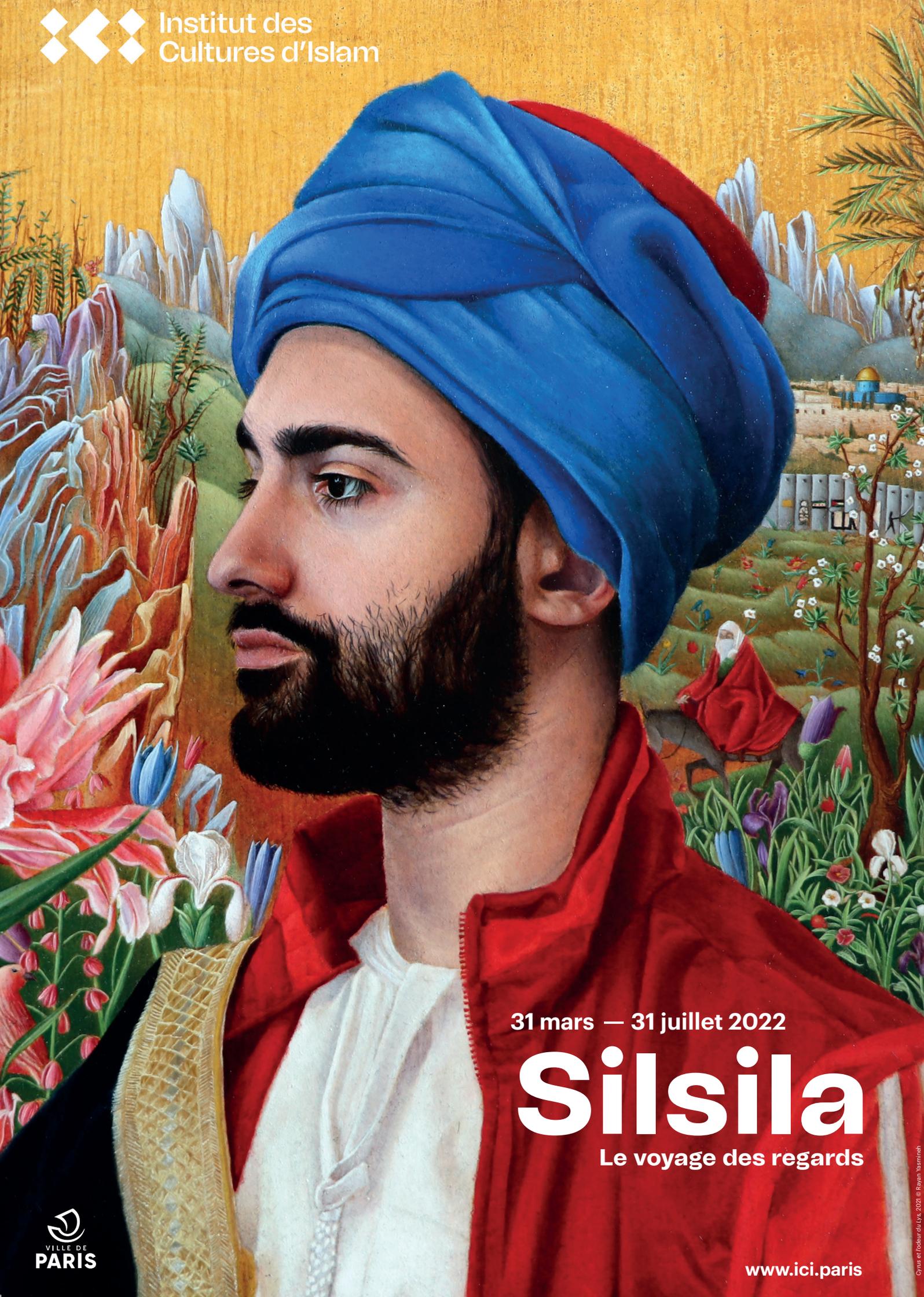
  /domainedechaumontsurloire  @Chaumont_Loire



ASSOCIATION JEUNE CRÉATION



72^e FESTIVAL
D'ART CONTEMPORAIN
LA CHAUFFERIE • ROMAINVILLE
DU 30.04 au 15.05.2022



31 mars — 31 juillet 2022

Silsila

Le voyage des regards

FONDATION VILLA DATRIS

SCULPTURE CONTEMPORAINE

ESPACE MONTE-CRISTO, PARIS

CINÉTIQUE!

La sculpture en mouvement

EXPOSITION DU 9 AVRIL AU 11 DÉCEMBRE 2022

25 artistes français et internationaux

ENTRÉE LIBRE

9, rue Monte-Cristo 75020 Paris

www.fondationvilladatris.com